

# *Lianes*

**Numéro 1 - Février 2006**

## **La Rédaction**

### **Rédactrice en chef**

Priscilla R. Appama

### **Rédacteur en chef-adjoint**

Edem Awumey

### **Secrétaire de rédaction**

Jean-René Ovono Mendame

## **Comité scientifique**

Linda Cardinal (Université d'Ottawa, Canada)

Romuald Fonkoua (Université de Strasbourg II, France)

Selom Gbanou (Université de Bayreuth, Allemagne)

Valérie Andrianjafitrimo-Magdelaine (Université de Saint-Denis, La Réunion)

Bernard Mouralis (Université de Cergy-Pontoise, France)

Désiré Wa Kabwe Segatti (Université de Johannesburg, Afrique du Sud)

# SOMMAIRE

## **EDITORIAL**

Romuald Fonkoua

## **ARTICLES**

*Garçon Manqué* de Nina Bouraoui : regards linguistiques et thématiques sur une ambiguïté identitaire

Nelly Foucher Stenkov & Priscilla Ringrose

*La Squale* et *Samia* : une rencontre de cultures de choc

David-Alexandre Wagner

Ce que « vivre dans les zones de ‘relégation’ » veut dire : la question spatiale et celle du genre, du visible à l’invisible (*Enquête*)

Rachid Rahaoui

Mixités françaises, ou un autre visage pour l’identité française

Marie-Hélène Koffi-Tessio

Le roman de Belleville : l’écrivain africain entre exil et métissage

Edem K. Awumey

Le ventre de la terre : un cas de « topolecture » des littératures africaines

David K. N’goran

Une lecture des *Hommes de paille* de V. S. Naipaul. Une vision extrême de la « périphérie »

Priscilla R. Appama

City and place. The urban village : *Gemeinschaft* and *Gesellschaft* revisited (*Témoignage*)

Isobel Ryan

## **ENTRETIEN AVEC... Véronique Tadjo**

Désiré Kabwe Wa Segatti et Sarah Davies Cordova

## **NOTES DE LECTURE**

Simao Kikamba, *Going home*

Priscilla R. Appama

Ananda Devi, *Eve de ses décombres*

Edem K. Awumey

## **COLLABORATEURS**

## ***Mixités françaises, ou un autre visage pour l'identité française***

Marie-Hélène Koffi-Tessio

Novembre 2005 : c'est sous le signe de la révolte et de l'émeute que se révèle sur nos écrans et un peu partout dans le monde, une France de facto multiethnique. Il est à regretter qu'il ait fallu pour cela, une explosion.

Ces jeunes gens, qui expriment leurs revendications et leur colère en incendiant voitures et magasins, sont les descendants de ceux qui dans les années d'après-guerre, vinrent suppléer à la pénurie de main-d'œuvre dans les pays belligérants d'Europe. On fit appel à une force de travail ; des humains ont répondu. D'abord composés essentiellement d'hommes seuls, la cellule familiale des immigrants se recompose avec la loi permettant, en France, le regroupement des familles. A ces immigrants se joignirent d'autres, chassés de leurs pays par la guerre, la famine ou la misère.

Pour leurs enfants, nés sur le territoire français actuel, la langue d'origine est presque toujours comprise mais souvent non parlée. Le pays d'origine est pour ainsi dire un pays rêvé, connu de façon fragmentaire au cours de séjours plus ou moins longs, et à travers le souvenir des parents ; mais bien souvent, le pays du temps d'avant le départ de ceux-ci a changé, et, comme le constate Kristeva dans *Etranger à nous-mêmes*, ceux qui sont partis deviennent les dépositaires et les gardiens d'une tradition qui chez eux, s'est déjà métamorphosée. Le repère tangible, le pays réel, c'est donc l'Hexagone pour ces enfants de la seconde ou troisième génération. Français par le *jus soli*, mais français aussi par leur vécu dans l'Hexagone.

La plupart des pays d'Europe ont suivi une trajectoire similaire à celle suivie par la France. A l'immigration venue d'autres pays d'Europe (Belgique, Luxembourg, Pays-Bas, Grande-Bretagne, Suisse et Allemagne fin XIXème, puis Italie, Belgique, Pologne et Tchécoslovaquie au tout début du XXème siècle)<sup>1</sup>, ont succédé au vingtième, des immigrants originaires des anciennes colonies d'Afrique ou d'Asie. Les émeutes françaises de 2005 ne sont pas sans rappeler celles de 1981, à Brixton, en Grande Bretagne. Dans le rapport de la commission présidée par Lord Scarman, les causes déterminantes de cette explosion ressemblent à celles qui ont provoqué un embrasement similaire en France: taux de chômage élevé, exclusion de la vie sociale, économique, et politique du pays, brutalités et harcèlement policiers.

Le but de cet article est triple : essayer de voir dans un premier temps ce qui dans le système français justifie la situation d'exclusion actuelle, l'impact aussi que cette situation peut avoir sur les enfants de la deuxième et de la troisième génération et enfin, en observant les exemples d'autres pays, débayer des pistes possibles pour une solution.

### **Quelle politique pour l'intégration ou comment peut-on être français?**

---

<sup>1</sup> Patrick Weil, *La France et ses étrangers*, Paris, Calmann-Levy, 1991, p. 28-29.

La première question que l'on peut se poser est celle-ci : que signifie être français, ou plus exactement, comment la nation française conçoit-elle son identité?

Dans l'« Eclaircissement au tome III » (1837) de son *Histoire de France*, Jules Michelet<sup>2</sup> donne une définition qui présente la nation française comme hétérogène à l'origine, mais homogène, voire uniforme à l'arrivée : « (...) *la France, par son progrès propre, va transformant tous ses éléments bruts. De l'élément romain municipal, des tribus allemandes, du clan celtique, annulés, disparus, nous avons tiré à la longue des résultats tout autres, et contraires même, en grande partie, à tout ce qui les précéda* (...) »<sup>3</sup>.

L'idée prégnante de ce passage est que, si les peuples qui forment le fonds de la nation française diffèrent à l'origine, le creuset que constitue la nation elle-même, a érodé, et fait disparaître toute hétérogénéité. La même idée est relayée par Paul Claudel, dans *Les conversations dans le Loir-et-Cher* (1962). L'un des personnages, Furius, s'exclame : « *Ce sont cependant ces Français, résidu de quarante peuplades hétéroclites et de trois ou quatre races disparates*<sup>4</sup> (car, qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre un Flamand et un Basque, un Corse, un Alsacien, pour ne pas dire un Kabyle et un Breton ?) qui, incessamment pressés, comprimés, remués et malaxés dans ce fond de chausse qu'est notre pays au fin bout de la péninsule européenne, ont cependant fait d'eux-mêmes ce que le monde voyait pour la première fois : une nation, un corps où l'esprit et la volonté pénétraient et dominaient la matière, *quelque chose de si incorporé et de si fondu*<sup>5</sup> que notre République a pu prendre comme synonyme le magnifique titre de Une et Indivisible » (33).

Si quarante peuplades allogènes peuvent tous constituer une nation, ce qui pose donc problème, ce n'est pas tant, a priori, qu'il y ait différence ou hétérogénéité à la base, c'est que cette hétérogénéité puisse subsister ou disparaître. Qu'il soit représenté dans un récit (Claudel) ou sous l'angle de l'historicité (Michelet) le modèle du citoyen français prôné est donc un modèle composite, certes, mais dans lequel ne subsiste rien qui soit reconnaissable, des compositions d'origine<sup>6</sup>. Et c'est ici que se montre une contradiction majeure entre politique et politique sociale. Si la loi permet aux immigrants d'être naturalisés, et si leurs enfants nés en France peuvent être français, si enfin ne peuvent être considérés et acceptés comme Français que ceux qui auront été si bien *incorporé[s]* que chez eux auront disparu les traces des origines, est-ce donc en entassant des étrangers venus d'horizons divers dans des immeubles géants de douze étages, à l'écart des Français dits « de souche », que l'on compte arriver à « l'intégration »? Dans une société où le modèle de rigueur est justement l'assimilation, donne-t-on aux étrangers nés sur le sol français la moindre chance de s'intégrer en les marginalisant dans un ghetto?

---

<sup>2</sup> Jules Michelet (1798-1874). Historien, consécutivement professeur d'histoire et de philosophie à l'École Normale Supérieure, et au Collège de France.

<sup>3</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>4</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>5</sup> Cité par Michel Winock dans *Parlez-moi de la France*, Paris, Plon, 1995 ; Seuil, 1997. C'est nous qui soulignons.

<sup>6</sup> Il est à noter que des générations d'immigrants et d'enfants d'immigrants se sont intégrées dans la société française. Pour ne citer que quelques exemples : Christine Bravo d'origine espagnole, Edouard Balladur d'origine turque, Guillaume de Kostrowitzky, alias Apollinaire, Russe, Patrick Devedjian, d'origine arménienne, Romain (Kacew) Gary/Emile Ajar prix Goncourt par deux fois, Lituanien, comme Emmanuel Levinas philosophe de l'altérité, Nicolas Sarkozy, d'origine hongroise. Ce qui soulève la question de savoir si le rejet et la marginalisation sont une question de phénotype et d'ethnicité ou le fait qu'une mentalité restée « coloniale » ne peut admettre sur un pied d'égalité, des citoyens originaires de territoires colonisés.

## Chronique d'une crise annoncée

En 1995 le film *La haine* de Matthieu Kassowitz présente un état des lieux alarmant : une jeunesse déboussolée, sans travail, sans espoir d'avenir, reléguée dans des zones de marginalisation foucaldienne au ban de la société, soumise au harcèlement policier : les banlieues. L'événement qui représente le point d'orgue du film est une attente et un questionnement : un jeune homme arrêté par la police au cours d'une émeute, suspendu entre la vie et la mort, survivra-t-il ? Une visite à Paris est vécue par les trois protagonistes comme une expédition sur une autre planète où, à leur grande surprise, les policiers sont polis et leur répondent comme à des êtres normaux. Si cet incident en dit long sur les rapports entre policiers et habitants des banlieues, elle en dit long aussi sur toute la distance qui sépare ces habitants de ce qui est pourtant aussi *leur* capitale. L'impression qui se dégage de ce film est que le ghetto où vivent ces enfants de la seconde génération est pour ainsi dire un autre pays, une enclave au sein de la République, un lieu auquel s'appliquent des règles différentes. Mais autant que cet état de fait, le film dénonce l'aveuglement obstiné de la société en général, le refus de faire face à une situation qui s'envenime et risque à tout moment de s'embraser ; c'est ce que symbolise, l'anecdote de l'homme qui tombe d'une tour et qui tout au long de sa chute se dit : « jusqu'ici tout va bien... jusqu'ici tout va bien... » oubliant que le véritable problème se pose à l'atterrissage.

## Du drame social au drame personnel

Les témoignages de la rencontre manquée entre une nouvelle génération de citoyens nés sur le sol français, et le système républicain, ne manquent pas. La perception que ceux qui n'y vivent pas, ont des difficultés des banlieues, de la violence, du chômage, ou de la pauvreté qui y sévissent, se résume grosso modo à ceci : zones de contagion à éviter. Au mieux, cette perception se résume à des chiffres et à des statistiques anonymes. Mais derrière ces chiffres et les incidents diffusés à la télévision, ce que l'on ne perçoit pas, c'est le désarroi, ce sont les drames sociaux et psychologiques qui découlent de cette ghettoïsation. Et c'est là que la littérature et le cinéma peuvent prendre le relais. Dans son article «The Silenced Minority»<sup>7</sup> (La minorité réduite au silence), Caryl Phillips<sup>8</sup> parle de l'avancée du Vlaams Block, le parti d'extrême droite flamand en Belgique. Selon lui, seuls l'écriture et l'art en général peuvent permettre de contrer la représentation négative et stigmatisante que propage ce parti d'extrême droite. « *Having the authority over our own story, and the means to tell it, is the most potent weapon that any of us are able to utilise against [a] corrupt vision (...)* » (Pouvoir témoigner de notre propre histoire, et avoir les moyens de la dire, est l'arme la plus puissante que n'importe lequel d'entre nous peut utiliser pour lutter contre [une] perception faussée (...)). Avoir une voix, pouvoir raconter sa propre histoire : c'est sans doute la meilleure manière de se représenter et d'être appréhendé en tant que personne humaine et non perçu comme une masse indistincte d'individus qu'il faut craindre ; le moyen peut-être de se faire connaître par delà les idées reçues.

---

<sup>7</sup> Paru dans *The Guardian* du 15 mai 2004.

<sup>8</sup> Caryl Phillips est écrivain et professeur à l'université de Yale. Originaire de Saint Kitts, il a grandi dans la ville de Leeds, en Angleterre.

*Vivre me tue* (1997) de Paul Smaïl, alias Jack-Alain Léger<sup>9</sup>, pourrait remplir ce rôle, et peut-être le fait-il dans une certaine limite. Certes, de savoir a posteriori que la voix qui se dissimule derrière celle de l'auteur présumé, officiellement un jeune «Beur» qui ne mâche pas ses mots, soulève quelques questions, voire un malaise<sup>10</sup> : les clichés énoncés par cette même voix sont-ils effectivement ceux d'une *vox populi* anonyme et non-identifiée, ou pourraient-ils être ceux du véritable auteur lui-même? Par delà les discussions sur le caractère xénophobe et islamophobe ou non de ce texte, reconnaissons-lui l'avantage de corroborer dans une certaine mesure, le documentaire de Yamina Benguigui : *Le plafond de verre* (2004). Ce qui est souvent occulté dans nombre de débats, mais se retrouve dans *Vivre me tue* comme dans *Le plafond de verre*, c'est l'impact psychologique voire physiologique désastreux de la marginalisation. Le visage du jeune homme qui ouvre le documentaire de Yamina Benguigui est un visage souffrant. D'une discrimination à l'autre est né le doute, le désarroi, puis la maladie. Le regard qui marginalise, étiquette, méprise et rejette, finit par faire de ceux qui en sont la cible, des êtres déchirés. Il peut aussi générer la haine de soi. Le personnage de Paul Smaïl, titulaire d'un diplôme universitaire en littérature, rêve d'être écrivain. Constamment exposé au rejet et à la stigmatisation, il a intériorisé l'image négative que les autres projettent de lui : « je me trouvais affreux, affreusement gauche », « trop brut », « pas assez civilisé ». « Je sentais Barbès. J'étais un pauvre crouille<sup>11</sup> » (90). Ce qui en ressort, c'est que cette projection négative des autres sur soi finit par affecter la relation aux autres. Paul est un être inquiet qui doute de lui et des autres. Son frère, Daniel, s'autodétruit à coups de stimulants et de métabolisants. Le harcèlement policier auquel il est soumis dans le pays dont il est pourtant citoyen, pèse si lourdement sur sa vie que ce qui l'attire à Hambourg et y scelle son destin, c'est le sentiment de liberté que lui donne l'absence de contrôle; à Hambourg, il se sent un homme parmi les autres et non un « immigré » en constant délit de faciès. La question de la vérification systématique des papiers est d'ailleurs un problème aigu. Pour un policier, ce n'est que de la prévention de délinquance, une vérification «de routine ». Pour un jeune homme constamment sommé de prouver sa nationalité dans le pays même où il est né, c'est le déni constant de son droit à exister en tant que citoyen, le démenti de son droit à vivre là, la remise en question permanente de son identité française. Est-il alors possible de se sentir français avec les droits et les devoirs d'un citoyen français, quand on vous ordonne constamment de prouver, papiers en main, que vous l'êtes ?

## Solutions pour une intégration ?

Si l'on considère le monde occidental dans son ensemble, des efforts ont été faits, ici et là pour une plus grande acceptation et une plus grande intégration dans la vie quotidienne,

<sup>9</sup> Nous prenons en compte les critiques de M. Azouz Begag sur la validité et la portée testimoniale de ce texte. Sans pour autant remettre ces critiques en cause (les incohérences du texte et des faits, le rejet virulent de l'Islam, l'apologie de l'individualisme que M. Begag reproche à cet ouvrage) ce sur quoi nous souhaitons attirer l'attention dans ce cas très précis, c'est non la validité de la voix qui s'exprime, mais la souffrance exprimée par la voix tout apocryphe qu'elle soit, de Paul Smaïl.

<sup>10</sup> Le procédé n'est pas nouveau. En 1946, Boris Vian sous le pseudonyme de Vernon Sullivan retrace dans *J'irai cracher sur vos tombes* l'itinéraire d'un jeune homme noir suffisamment clair pour se faire passer pour blanc et venger le lynchage de son frère. En 1961, John Howard Griffin qui a suivi un traitement pour se noircir la peau publie un ouvrage qui témoigne de la condition de l'homme noir dans le sud des Etats Unis : *Black Like Me*. En 1985 Gunter Walraff, journaliste allemand s'étant fait passer pour turc, décrit la condition d'un immigré turc en Allemagne dans *Ganz Unten (Tête de Turc)*.

<sup>11</sup> M. Begag note que ce terme est anachronique, marqué socialement, et donc improbable dans la bouche d'un jeune Beur d'aujourd'hui. La traduction anglaise du texte de M. Begag faite par Alec Hargreaves (parue dans *Research in African Literatures*) a servi de référence pour cet article.

culturelle et politique, de gens issus de l'immigration. En Angleterre, le rapport de Lord Scarman recommandait comme solution, l'accès des minorités ethniques aux universités, aux professions libérales, à la police, à la vie publique et politiques, ainsi qu'à des postes-clés de l'industrie et du monde des affaires.

Les États-Unis longtemps montrés du doigt pour leur politique ségrégationniste, comptent, en plus des minorités que l'on côtoie dans les rues des grandes villes, nombre de personnalités de couleur non négligeables. Il est, par exemple, courant de voir sur le petit écran, des commentateurs et des journalistes d'origine asiatique, sud-asiatique, hispanique ou africaine. Nés de parents immigrés de fraîche date, leurs noms ne sont pas toujours anglo-saxons. Le monde politique s'est lui aussi adapté au changement de la population. Barack Hussein Obama, anciennement professeur de droit à l'Université de Chicago, né à Hawaii d'un père kenyan, a été élu sénateur, représentant de l'état de l'Illinois. Il est le cinquième sénateur noir de l'histoire américaine. Colin Powell, né à New York de parents jamaïcains a occupé le rang de secrétaire d'Etat, chargé de la sécurité et des relations internationales. Nous laisserons de côté des gens comme Oprah Winfrey<sup>12</sup>, Jessie Jackson, Condoleezza Rice ou Mae Jemison<sup>13</sup>, car leurs familles présentes sur le territoire américain depuis des siècles, ne sont pas des enfants de la deuxième ou troisième génération. La curieuse ironie du système américain<sup>14</sup> est que le racisme qui s'y manifeste comme partout ailleurs dans les brutalités policières ou le difficile accès à un enseignement de valeur par exemple, n'empêche pas la mobilité sociale.

L'Angleterre de son côté a intronisé John Tucker Mugabi Sentamu, né en Ouganda, archevêque de York. Il est le premier archevêque noir de l'église anglicane. Quelques mois auparavant, elle avait élu un maire d'origine pakistanaise : Mohammed Afzal Khan, Lord-Mayor de Manchester. La France a eu Kofi Yamgnane, français d'origine togolaise, élu maire de Saint-Coulitz dans le Finistère en 1989, ministre des affaires sociales et de l'intégration, et député du Finistère de 1993-2002. Depuis disparu de la scène politique. Elle a désormais Azouz Begag, ministre de l'égalité des chances. Mais la question qui se pose est la suivante : la marche de manœuvre qui est accordée à ce dernier lui permettra-t-il d'apporter un réel changement et d'œuvrer à l'insertion des Français issus de l'immigration dans le tissu économique, social et politique?

## **Patrie et citoyenneté**

Dans son chapitre «La France est une idée», Michel Winock faisant référence à Michelet, fait remonter à la guerre de Cent Ans et à Jeanne d'Arc, la naissance d'un sentiment d'appartenance à une même collectivité. Cette appartenance sera entérinée à la Révolution, à Paris, par les délégués de tous les départements venus affirmer au Champ-de-Mars, leur adhésion volontaire à la nation, le 14 juillet 1790. Winock distingue entre une France dont la souveraineté s'incarnait en la personne du roi, et des peuples qui choisissent de former une

---

<sup>12</sup> O. Winfrey est une femme-entrepreneur, et occasionnellement une actrice. Elle possède son propre programme télévisé ainsi qu'un magazine. C'est la première femme Afro-Américaine à devenir multimillionnaire. Elle a été classée la neuvième fortune féminine du monde.

<sup>13</sup> Médecin, bénévole en Thaïlande, Sierra Leone et Liberia, première femme noire astronaute à la NASA.

<sup>14</sup> L'autre ironie est que la prolifération et la disponibilité de la technologie rend facile l'enregistrement sur film des brutalités policières. Les pays d'Europe qui n'ont pas la même disponibilité en matière d'audio-visuel font figure de zone de tolérance alors que les témoignages, douloureux, de ceux qui subissent des exactions démentent cet état de fait. Souvent démunis, et surtout traumatisés et paralysés par la peur des représailles, les victimes préfèrent se taire. *La blessure* (2005) de Nicolas Klotz est l'un des films qui illustrent cette situation

nation ; faire partie de la nation française devenait dès lors, un acte de volonté. « *Pendant des siècles, on n'avait jamais demandé leur avis aux Alsaciens, pas plus qu'aux habitants de la Gascogne ou de la Franche-Comté : ils étaient devenus français en vertu du droit de plus fort. Mais justement, désormais la Révolution prêchait à l'univers ce nouvel évangile : nous appartenons à telle ou telle communauté historique en fonction de notre adhésion. Nous choisissons d'être français* » (25-26).

Ernest Renan<sup>15</sup> dans un discours datant de 1882 et resté célèbre, promeut la même idée d'une nation fondée sur la « volonté commune » de vivre ensemble. Il n'est pas certain que même les délégués à l'époque de la Révolution aient eu d'autre choix, pour des raisons politiques et économiques que de se joindre à la formation de la nouvelle nation, mais le but ici n'est pas de discuter le point de vue de Winock ou de Michelet sur la question. Ce qui nous intéresse, c'est la notion du choix d'une patrie et d'une nation appliquée aux enfants de la seconde génération. Naître quelque part n'est certainement pas un acte de volonté. Par contre, vivre dans un pays vous y donne des repères, et devient une partie intrinsèque de votre identité. La France dispose donc de citoyens qui, soit parce qu'ils y sont nés et y ont grandi, soit parce qu'ils ont choisi d'y émigrer, ont toutes les raisons de vouloir y rester et d'être français à part entière. La marginalisation dans les ghettos est manifestement un frein, et l'insertion économique constitue une condition sine qua non de leur intégration dans la société. Que ce soit par la discrimination positive ou la rééducation des mentalités, il appartient au gouvernement de créer les conditions de cette intégration. Elles ne se créeront pas d'elles-mêmes.

**Marie-Hélène Koffi-Tessio**

## **BIBLIOGRAPHIE**

Begag, Azouz, « Of Imposture and incompetence : Paul Smail's *Vivre me tue* » in *Research in African Literatures* , Vol. 37.1, 2006, p.55-71.

Claudet, Paul, *Conversations dans le Loir-et-Cher*, Paris, Gallimard, 1984.

Kristeva, Julia, *Etranger à nous-mêmes*, Fayard, Paris, 1988.

Michelet, Jules. « Eclaircissement au tome III » *Histoire de France*, Paris, Calmann-Lévy, 1897-1903.

Phillips, Caryl. "The Silenced Minority", *The Guardian*, 15 mai 2004.

Scarman, Leslie George, Sir. *The Scarman report : report of an inquiry by Lord Scarman presented to Parliament by the Secretary of State for the Home Department by command of Her Majesty, November 1981*, Harmondsworth, Middlesex, Eng., New York, N.Y., Penguin Books, 1982.

Smaïl, Paul, *Vivre me tue*, Paris, Balland, 1997.

---

<sup>15</sup> Ernest Renan (1823-1892), historien.

Winock, Michel, *Parlez-moi de la France*, Paris, Plon, 1995. Seuil, 1997.

Weil, Patrick, *La France et ses étrangers*, Paris, Calmann-Levy, 1991 ; Gallimard, 1995.

## ***Le roman de Belleville : l'écrivain africain entre exil et métissage***

Edem Awumey

J'appartiens en effet à plusieurs familles et mon œuvre se nourrit indistinctement aux mamelles qu'elles m'offrent ; quand, le cœur en fête, je fredonne un air, ce n'est pas toujours une rumba congolaise. Serait-ce alors trahir ? J'exprime aussi un part substantielle de mon être quand le Nègre que je suis siffle un blues, un air de jazz, une valse, des phrases d'une symphonie de Mozart...

Henri Lopès, *Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois* (Gallimard, 2003)

Nombre d'Etats africains, près d'un demi-siècle après les indépendances fonctionnent encore selon une logique de l'absurde et de la violence, celle de l'Ubu roi d'Alfred Jarry, absurde parce que la répression injustifiée, aveugle demeure la règle d'or. *Le Pleurer-rire* (1982) d'Henri Lopez, *La Vie et demie* (1979) de Sony Labou Tansi ou les œuvres d'un Alioum Fantouré ou Williams Sassine ont rendu compte de cette absurdité et de ce qu'on pourrait nommer le temps de la terreur. Cette terreur participe d'une méthode de gouvernement bien étudiée ; il s'est agi, dès le départ, de mettre en place les moyens de contrôle de la pensée. Cette situation, bien évidemment, n'est pas étrangère au choix ou non par certains écrivains du continent noir de l'expatriation, l'exil. Le périple qu'ils entreprennent à travers une pluralité de territoires change leur regard, leur rapport à la patrie et à l'étranger ; ces auteurs-rhapsodes écrivent ce qu'on pourrait appeler le roman de Belleville, celui de ces rencontres et métissages qui jalonnent leurs parcours.

Dans notre entendement - et nous le verrons plus tard - Belleville fonctionnerait comme un lieu-refuge. Ce quartier de la cité parisienne se situe au croisement de ces multiples chemins qu'ont emprunté ces auteurs qui ont échoué un jour dans la ville mythique. Et ils ne sont pas qu'Africains. Ils viennent de tous les antipodes et chacun aurait son " Paris" comme Hemingway avait le sien. Paris, c'est ce lieu central, symbolique où tous ces chemins semblent vouloir se rencontrer. Cette cité a été – et demeure – le refuge de nombres d'écrivains exilés. Dans cet espace nous faisons le choix d'une focalisation sur le quartier de Belleville qui nous paraît représentatif d'un réel brassage de populations. La plupart des auteurs de la diaspora africaine y ont également vécu, qu'ils furent en exil forcé ou voulu. Espace composite, pluriel, Paris et par là Belleville sera ce lieu de recul où l'écrivain s'implique dans ce qu'on peut appeler la *différence*, où il vit cette différence de culture, race et religion. L'espace se présente comme un Babel réel et imaginaire truffé de mille voix (es). Cependant, si comme nous le précisons la ville de Paris porte une aura plus ou moins mythique – selon la fantaisie de l'imaginaire et l'émerveillement qu'elle suscite chez ceux qui n'y ont pas vécu, qui la voient de loin – Belleville au contraire s'affranchit de ce mythe : c'est un lieu de vie, réel avec ses charmes et problèmes comme n'importe quelle zone urbaine. Une démystification qui rend au lieu une certaine humanité. Belleville, c'est la cité contemporaine où bas le cœur d'une France métisse qui lutte pour son intégration complète dans la société. Le roman de Belleville écrit ce rapport lucide à un cadre de vie. Au-delà des problèmes de racisme nombre des ses habitants expatriés ou non s'y sentent chez eux. Mais pour certains auteurs du continent noir qui la vivent et l'écrivent, il y a eu cette oppression liminaire qui a

causé le départ : la fuite.

## Au départ, la fuite

Deux familles d'actants apparaissent dans l'imaginaire négro-africain : l'opresseur et l'oppressé sur le fond d'un réel déséquilibre des forces et moyens : les mots de l'écrivain contre les grenades des armées. La puissance de premier est bien souvent opposée à la nudité et à l'impuissance du second. On imagine le désarroi du faible devant l'immense arsenal oppressif d'un Baré-Koulé (Alioum Fantouré, *Le Cercle des tropiques*, 1972) ou d'un Bwakamabé (Henri Lopès, *Le Pleurer-rire*, 1982). Ce constat de l'impuissance et de la quasi-impossibilité d'une action ouverte contre le système totalitaire conduit bien des écrivains à prendre la route de l'exil. L'exil, pour s'éloigner du mal mais également pour se trouver ailleurs un espace libre de réflexion.

Pour avoir critiqué ouvertement ou à travers leurs œuvres le système totalitaire, Ngugi Wa Thiong'o, Wole Soyinka, Mongo Beti ou Maxime N'Débéka furent contraints de vivre hors de leurs patries. Certains (Ndébéka, Ngugi, Soyinka entre autres) feront l'expérience des geôles. Une écriture de l'incarcération et du désespoir (Soyinka, *Cet homme est mort*, 1986 ; Yves-Emmanuel Dogbé, *L'Incarcéré*, 1980) traduit ce vécu totalitaire et fustige ce soleil des indépendances bien trompeur. *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma peut être lu pour une bonne part comme une fable de l'exil. Après son incarcération, dépouillé des ses privilèges de prince malinké, humilié, Fama Doumbouya cherchera en vain à rejoindre le refuge de son village natal. La nouvelle Afrique des indépendances le dépossède de son nom de prince et de sa terre. Exilé de la mémoire et de la géographie, Fama erre et échoue dans sa traversée de la frontière qui devait le conduire au bercail. La frontière, c'est cette ligne arbitraire qui sépare, exile.

L'Afrique des indépendances est celle des limites et des frontières ; l'imaginaire évoque le pathétique et l'absurde de ces lignes de partage. Les Etats sont autant d'espaces délimités, réduits qu'il faut fuir. Kinalonga, le héros de Makouta-Mboukou (*Les Exilés de la forêt vierge*, 1992) trouve refuge au cœur de la jungle hostile avant de revenir dans la capitale, conquérant. Mais on pourrait ne pas rester dans le cadre unique de l'Afrique noire et évoquer aussi le Maghreb, l'Algérie des années 90 que nombre d'artistes et d'intellectuels ont dû fuir. Et il faut dire que ceux qui sont restés l'on bien payé de leur vie, ils ont été rattrapés par la machine de mort : Tahar Djaout, Djilali Liabes, M'hamed Boukhobza, Merzag Baghtache, Abdelkader Alloula, Ezzedine Medjoubi et bien d'autres. Alger est devenu ce borbier, image d'un pays cerné par la barbarie, tel que le souligne Boualem Sansal dans *Le Serment des barbares* (Gallimard, 2001) ; Alger, capitale de la terreur.

La capitale, dans les écritures africaines, fonctionne comme le *centre* oppressif qu'il faut fuir vers la lisière, le maquis de la *périphérie* a priori plus clément. On est en présence de deux décors inconciliables, qui s'excluent et s'exilent mutuellement. Au centre du premier décor, la capitale, il y a le lieu clos de la prison qui n'exile pas moins. La préoccupation de l'écrivain et de sa créature, enfermés, exclus, sera alors d'émerger hors du lieu clos. Il affiche la figure du révolutionnaire dont le parcours, note Arlette Chemain, « s'inscrit sur une trajectoire rectiligne qui rompt avec l'enfermement spatial et circulaire... »<sup>16</sup>

---

<sup>16</sup> Arlette Chemain, « Evolution-transfiguration de l'exclu : Ecrire dans différents contextes géoculturels : M.-C. Blais, R. Boudjedra, Tchicaya U'Tamsi », in *Figures de l'exclu*, Actes du Colloque International de Littérature

## Le voyage en soi

L'isolement, choisi (le refuge de la forêt ou du maquis) ou imposé (la prison), met d'une certaine manière l'écrivain face à lui-même. Le lieu clos de l'enfermement devient celui de l'introspection, du retour sur soi. A défaut de ne pouvoir explorer la géographie physique, le créateur arpente les couloirs de son âme. L'expérience carcérale a, en effet, fait naître chez nombres d'auteurs le besoin d'écrire et aussi cette nécessité de se dire pour demeurer présent au monde. Bernard Dadié, Ngugi Wa Thiong'o ou Maxime N'Débéka en fournissent l'exemple ; il est évident que le vécu carcéral a influencé le travail poétique de N'Débéka. Ecrits en prison, *Soleils neufs* (1969), *L'Oseille, les citrons* (1975), *Les signes du silence* (1978) témoignent d'un engagement militant mais laissent également transparaître un déchirement intérieur. Dans l'enfermement, le moi poétique se dit avec ferveur et profondeur, l'exil accentue le pathétique et le tragique du discours sur soi. Le poète se trouve et se met à nu ; l'exclusion le réconcilie avec son être profond et la poésie semble toucher à une certaine vérité et sincérité. « *L'exclusion temporaire, écrit Arlette Chemain, donne accès à une meilleure connaissance de soi, voire à une réconciliation avec soi. Au terme d'une quête intérieure [...] Au niveau scriptural, le passage du mode romanesque impersonnel au " Je" se charge de significations. La première personne indique que l'exclu se détermine lui-même [...] L'écriture opère une transfiguration et confère au solitaire un profil charismatique.* »<sup>17</sup>

Au nous – au moi – sociétaire étouffant, se substitue et s'affirme le "Je" de l'écrivain affranchit d'une possible influence de l'Autre et du système. Ce "Je", toutefois, ne renie pas l'Autre, la société ; il se cerne et se prend en charge. L'enjeu, ici, c'est de rester soi-même à travers un projet poétique qui, mieux que le réel trompeur, offre à l'écrivain ses balises. Après les derniers troubles politiques du Congo-Brazzaville (1997), N'Débéka s'est retrouvé en exil et fut accueilli en ville-refuge en France. Au cours des Premières rencontres internationales des écritures de l'exil organisées par le Centre Pompidou à Paris, il affirme : « *Mon seul coin d'air pour respirer en gardant un peu de lucidité, un peu de fraîcheur, pour éviter de sombrer dans la haine, dans la barbarie, c'est l'écriture. L'écriture qui me permet de rester moi-même. Et ce n'est pas facile...* »<sup>18</sup>. On oserait l'équation : écrire, c'est rendre la vérité du moi, malgré les écarts et artifices dont use l'imaginaire.

## Le réfugié, l'errant

L'Afrique des indépendances, c'est également celle des guerres civiles qui ont jeté sur les routes nombres de populations. Les guerres du Biafra (1967-1970), le conflit du Katanga (1960-1965) la longue guerre angolaise ont déplacé vers des zones plus ou moins clémentes des hommes, des femmes et des enfants fuyant la violence militaire. Il s'agit d'un groupe de gens dont l'existence fut rendue précaire par les déplacements permanents. Plus récents et encore d'actualité, les guerres civiles au Liberia, en Sierra Leone, en Côte-d'Ivoire, au Soudan ou au Rwanda ont fait augmenter cette population de réfugiés. La question des déplacés et

---

Comparée (2-3-4 mai 1997), texte réunis par Jacqueline Sessa, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p. 83.

<sup>17</sup> Ibid., p. 93.

<sup>18</sup> Maxime N'Débéka, in *D'encre et d'exil, Premières rencontres internationales des écritures de l'exil*, Paris, BPI/Centre Pompidou, 2002, p.67-88.

fugitifs du Darfour soudanais est loin d'être réglée. A propos du Rwanda, ont été publiées ces dernières années des œuvres qui racontent les terribles massacres de 1994.

A côté des textes de fiction, une littérature du témoignage (*Survivantes*, 2004) revient sur le drame, histoire de comprendre et d'exorciser les démons du passé. *Survivantes* de Esther Mujawayo et Souâd Belhaddad obtient en 2004 le prix Ahmadou Kourouma. Les faits relatés sont poignants, l'auteur décrit un périple où le désespoir le dispute sans cesse au courage. On retient aussi la série d'ouvrages de fiction ou de poésie produite dans le cadre du projet *Rwanda, écrire par devoir de mémoire* initié par Fest' Africa. *Murambi, le livre des ossements* (Boubacar-Boris Diop, 2000) ; *Moisson de crânes* (Abdourahmane A. Waberi, 2000) ; *L'Ainé des orphelins* (Tierno Monénembo 2000), *L'Ombre d'Imana : voyage jusqu'au bout du Rwanda* (Véronique Tadjou, 2000) ; *La Phalène des collines* (Koulsy Lamko, 2000) entre autres publications donnent à lire la solitude et le dénuement d'hommes et de femmes qui ont tout perdu. La fuite, le cheminement à travers les marécages pour fuir les violences, la quête d'un pays autre, terre d'asile, sont les lieux centraux de cette littérature de l'éclatement et de la traversée douloureuse. Auteurs et personnages interrogent et entreprennent ce voyage jusqu'au bout de l'horreur. A propos de *La Phalène des collines*, véritable chemin de croix, Ahmad Taboye écrit : « Ici, le poète erre et écrit par « devoir de mémoire ». En attendant de réintégrer la termitière, il perpétue ses métaphores, ses cris de douleur et de détresse. Cette œuvre est un chemin de croix pour le supplicie-poète qui demeurera longtemps inconsolé. »<sup>19</sup>

Le chemin d'errance sera le décor fictionnel central du roman d'Ahmadou Kourouma : *Allah n'est pas obligé* (Seuil, 2001). Le petit Birahima traverse en effet des territoires hostiles à la recherche de sa tante qui vivrait quelque part dans un village au Libéria. Devenu enfant-soldat, Birahima parcourt un monde désolé, ravagé par la guerre. Le but avoué de ce voyage (retrouver la tante), fonctionne comme un prétexte. En réalité, l'enfant erre sans but. Sur son chemin, se croisent des territoires (la Côte-d'Ivoire, Le Libéria, La Sierra Leone) qui disparaissent les uns après les autres. La question, ici, n'est pas tant de rechercher un nouveau refuge que de fuir, continuellement, « jusqu'au bout de la nuit », pour reprendre les mots de Céline, la nuit souvent symbole de mort, image de la fin dans les œuvres en question. Le champ lexical des titres évoqués traduit la nature du voyage et le terme quasi apocalyptique : « ossements » ; « ombres » ; « crânes » ; « orphelins »... C'est autant de termes qui renvoient à une unique idée de perte ; perte de la vie, de soi. Il s'agit d'une descente en enfer qui dépouille plutôt qu'elle n'enrichit.

Le lieu clos (la prison, le camp de réfugiés) intervient également dans la fiction pour marquer la réalité de l'exil. Le camp, c'est ce refuge précaire, situé bien souvent à la périphérie de la ville d'accueil. Par rapport à l'autochtone, le réfugié est l'étranger, celui-là qui vient de loin. Il porte la marque de la différence, coupé de la société de départ à laquelle il ne peut plus s'identifier et de la nouvelle dans laquelle il ne se reconnaît pas à priori. Hors, si la question de l'ethnie en Afrique a souvent été utilisée pour opposer les groupes humains, l'ethnie ou la caste ne demeure pas moins un critère d'identité : « ...l'origine spatiale d'un individu en Afrique, écrit Arielle Thauvin-Chapot, est fondamentale. Qu'elle soit ethnique ou de caste, l'origine circonscrit une aire d'évolution ; elle est le lieu privilégié qui rattache un homme à ses semblables ; l'utilisation africaine du mot « frère », pour nommer quelqu'un ayant les mêmes origines géographiques et culturelles, montre sans ambiguïté la valeur donnée à l'origine ; elle sert au moins autant sinon davantage que les liens de sang à souder une

---

<sup>19</sup> Ahmad Taboye, « Koulsy Lamko, poète supplicie » in *Notre Librairie, Nouvelle génération*, N°146, Octobre-Décembre 2001, p.42-44.

*communauté et c'est une marque distinctive essentielle. »<sup>20</sup>*

Le camp substitue au « lieu essentiel », à l'origine géographique et culturelle un décor insolite, une géographie de l'étrange dans lequel le réfugié se perd. Dans le roman posthume de Kourouma, *Quand on refuse, on dit non* (Seuil 2004), le décor qui se substitue au foyer est celui de la route. Sur la route d'exil, se côtoient Bétés et Dioulas fuyant la guerre civile ivoirienne ; la route y passe pour un lieu salubre. Kourouma prend le temps de revenir sur la question ethnique, utilisée bien souvent par les politiques pour séparer des peuples qui ont toujours cohabités, même si, par moment, ils ont été en conflit essentiellement pour des histoires de terre. Le politique, l'Afrique des indépendances et des guerres tribales ont détruit la notion de « frère » et brouillé le rapport à l'Autre.

L'Autre, le frère, est devenu l'ennemi à abattre. Le lien communautaire est remis en question au profit du culte d'un moi ethnique (Tutsi vs Hutu, Bété vs Dioula) exclusif et absolu. Autant dire que la cellule familiale africaine présente aujourd'hui un autre visage ; la démarche solitaire prend le pas sur le groupe. Monénémbé (*L'Aîné des orphelins*, 2000), écrit une Afrique de la solitude, d'un moi errant largement déconnecté du lien familial. Le personnage de Kourouma, le jeune soldat Birahima, n'investit-il pas les mêmes espaces de la solitude comme les orphelins de Monénémbé ? Mais il pourrait également apparaître que l'autonomie, la liberté de pensée que réclame le personnage solitaire, ne saurait être le synonyme d'un rejet de la communauté. Il s'agit de ne pas confondre le « moi », lieu de l'autonomie avec le « moi », lieu de l'exclusion même si ce dernier terme renvoie à l'Afrique post-coloniale qui ne tolère pas les différences.

## **Le roman de l'immigration : Réinventer l'espace, la géographie**

Le titre du roman d'Ousmane Socé, *Les Mirages de Paris*, (1937), renvoie à cette première génération de lettrés Africains qui racontent leurs premiers contacts avec l'Europe. Cette découverte est bien souvent emprunte de surprise, désillusion et déception, comme on a pu le lire chez Bernard Dadié (*Un Nègre à Paris*, 1959) ; Aké Loba (*Kokoumbo, l'étudiant noir*, 1960) ou Sembène Ousmane (*Le docker noir*, 1956). Ces œuvres présentent, nuancent et essaient d'aller au-delà de toutes les idées reçues que le personnage a pu concevoir par rapport à l'Europe. Le Paris du mirage, c'est celui de toutes les contradictions, espace complexe et difficile et dont les habitudes de vie tranchent avec les us et coutumes de l'Afrique. C'est un monde qui ouvre le regard du héros sur une autre réalité. En effet, le docker de Sembène Ousmane vit la dure réalité de l'immigration sur les quais marseillais, réalité qui détruit le mirage trompeur d'une ville-lumière où la richesse est à portée de main. Une génération immigrée prend le pouls de la cité européenne et essaie plus ou moins de s'y intégrer.

L'Afrique est cependant présente de manière constante dans la pensée du personnage ; c'est le lieu originel auquel il s'identifie en permanence. Il est difficile de parler ici d'une génération de l'exil puisque le voyage, l'expatriation est désirée, voulue. Elle est la suite logique d'une quête de savoir qui conduira cette première génération d'intellectuels des lycées de la colonie aux grandes universités de la métropole ; de William Ponty, le célèbre lycée dakarois à la

---

<sup>20</sup> Arielle Thauvin-Chapot, « Figures de l'exclu et parcours de l'exclusion : le fou et l'écriture dans la littérature africaine contemporaine. » in *Figures de l'exclu*, Actes du colloque international de littérature comparée (2-3-4 mai 1997), textes réunis par Jacqueline Sessa, publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p.115-127.

Sorbonne. Ce voyage, l'aventure européenne, sera également entrepris par d'autres écrivains à la suite des premiers. Des créateurs échoués sur les bords de la Seine mais qui ne font pas de l'Afrique une hantise. Dans leur exil choisi – immigration –, Simon Njami, (*Cercueil et cie*, 1985) ; Daniel Biyaoula (*L'impasse*, 1997, *Agonies*, 1998) ; Calixte Beyala, (*Le Petit prince de Belleville*, 1992) et Fatou Diome (*La Préférence nationale*, 2001), tentent un ancrage ; ils s'identifient tant bien que mal au nouvel espace. L'écriture ne fait pas de Paris une terre étrange malgré les problèmes du racisme qui définit pour une bonne part le rapport à l'Autre.

L'imaginaire réunit l'Afrique et l'Europe au sein d'un unique présent. Sous la plume de Beyala, Belleville dont la population est essentiellement d'origine immigrée, est un microcosme où ces deux mondes se retrouvent dans une certaine communion. Il n'y a pas à proprement parler de sentiment d'exil, l'Afrique n'est pas un pays lointain et l'Europe ne se présente pas non plus comme ce lieu étrange qui dépayse. C'est un décor que le personnage cerne et qu'il a fini par faire sien comme on a pu le lire chez Romain Gary (*La vie devant soi*, 1975), véritable fable de l'immigration où le lieu d'exil (choisi), Belleville pluriel, hétéroclite, réalise la rencontre, l'osmose d'une diversité de cultures. A Belleville, décor-symbole, se côtoient Arabes, Noirs, Juifs, Français, Chinois... C'est un cadre acquis, possédé et la question d'un retour au pays natal n'effleure aucunement la pensée et le discours du personnage. « [...] l'Europe, écrit Ambroise Kom, se présente comme un acquis. Chez Beyala, les Traoré sont installés à Belleville et n'envisagent nullement l'éventualité d'un retour au pays. Il en est de même dans *L'Impasse* où l'Afrique est évoquée simplement parce que Joseph Gakatuka qui vit en France et travaille comme O.S. dans une fabrique de pneumatiques, retourne pour quelques semaines dans son Congo natal. Dans *Agonies*, l'Afrique et sa culture n'apparaissent plus que sous une forme résiduelle. »<sup>21</sup>

Contrairement aux premiers qui se perdent dans l'immense Paris et ses mirages, la nouvelle génération d'écrivains africains, tente de réconcilier le passé de l'Afrique et le présent de l'immigration. Métisse, cette écriture qui ne nie pas les particularités culturelles, s'impose au carrefour des deux (ou plusieurs) mondes. La narration évolue dans une sorte d'interstice, une zone libre, débarrassée des clichés où le créateur façonne, recrée une nouvelle architecture sociale et culturelle. A propos de cette littérature métisse – dans le sens où elle fusionne l'ici et l'ailleurs - , Yannick le Boulicaut et Béatrice Càceres précisent : « *La littérature métisse est au carrefour de l'intégration. L'écrivain ne parle plus seulement de l'histoire de ses racines mais aussi de l'histoire et de la vie de ses compatriotes à l'étranger, et il ira jusqu'à mêler tous ces espaces – sa terre natale, sa communauté et le pays d'accueil – , en remettant à la surface quelques pans de sa propre culture, parfois déjà métissée, qu'il introduira dans le paysage littéraire étranger. La littérature métisse semble résulter d'une littérature de l'exil où l'essentiel n'est plus de vivre uniquement dans le vécu, un passé que le temps a rendu complexe, mais d'agir de telle sorte que ce passé revive dans le présent. »*<sup>22</sup>

Il serait question de ne pas figer le repérage sur les clichés d'une Afrique des origines ou d'une Europe, société contemporaine complexe et déshumanisante. Les écritures africaines, aujourd'hui isolent un troisième espace où se croisent l'historique et le contemporain. Chez Waberi (*Transit*, 2001), Njehoya (*Le Nègre Potemkine*, 1988), Sami Tchak (*Hermina*, 2003), Kossi Efoui (*La Fabrique de cérémonies*, 2002), l'Afrique est un lieu comme un autre, dans

---

<sup>21</sup> Ambroise Kom, « Pays, exil et précarité chez Mongo Beti, Calixte Beyala et Daniel Biyaoula », in *Notre Librairie, Actualité littéraire 1998-1999*, N°138-139, septembre 1999, mars 2000, p.42-55.

<sup>22</sup> Yannick le Boulicaut et Béatrice Càceres, *Exils et créations littéraires*, Paris, l'Harmattan, les Editions de l'UCO (Université Catholique de l'Ouest), 2001.

une sorte d'écriture de la traversée. Le réel est passé par le moule du moi-écrivain qui ne transpose pas mais réinvente la géographie. On se détache ici du projet de la Négritude car si cette dernière récrée l'Afrique, la génération actuelle d'écrivains africains écrit plutôt le rapport particulier d'un écrivain, d'un moi à cette Afrique. La fiction d'un Kossi Efoui ou d'un Waberi bouscule et remet en cause les frontières même si, en toile de fond, apparaissent Djibouti ou Lomé. Jacques Moran écrit à propos du projet de *La Fabrique de cérémonies* : « Le matériau qui sert de base à *La Fabrique de cérémonies*, c'est l'Afrique en général, l'expérience d'un Africain en Afrique qui a éprouvé la nécessité de réinventer la géographie « parce qu'il faut dynamiser l'espace des frontières coloniales, terrain de chasse des petits guerriers, de trafiquants en tout genre. J'ai besoin de me déconditionner de la vision apprise à l'école, j'ai besoin de travailler la géographie avant même d'installer les personnages. »<sup>23</sup>

## Conclusion

Il n'existe pas une géographie africaine absolue que récupérerait l'écrivain pour tel ou tel usage. L'Afrique est pensée, interrogée à la mesure des questions actuelles ; la description va de paire avec cette actualité complexe, dense, fluctuante. C'est une Afrique - celle de Belleville - aux frontières perméables qui transparaît dans la fiction de ces écrivains issus de l'immigration. La question de l'appartenance est traitée autrement que comme une fixation sur l'origine. L'expérience de l'exil, l'expatriation, a modifié le sens de l'appartenance. L'espace identitaire, c'est ce présent, cette actualité qui cumule l'Afrique et toutes les géographies. Pour avoir été banni, serré dans des limites territoriales, la réaction de l'écrivain sera d'éclater ces limites, à aller, par la fiction, très loin dans leur dépassement, leur subversion.

**Edem K. Awumey**

## BIBLIOGRAPHIE

Chemain, Arlette, « *Evolution-transfiguration de l'exclu : Ecrire dans différents contextes géoculturels* : M.-C. Blais, R.. Boudjedra, Tchicaya U'Tamsi », in *Figures de l'exclu*, Actes du Colloque International de Littérature Comparée (2-3-4 mai 1997), texte réunis par Jacqueline Sessa, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1999, p.83-101.

Kom, Ambroise, « Pays, exil et précarité chez Mongo Beti, Calixte Beyala et Daniel Biyaoula », in *Notre Librairie, Actualité littéraire 1998-1999*, N°138-139, septembre 1999, mars 2000, p.42-55.

Le Boulicaut, Yannick et Càceres, Béatrice, *Exils et créations littéraires*, Paris, l'Harmattan, les Editions de l'UCO (Université Catholique de l'Ouest), 2001.

Moran, Jacques, « Kossi Efoui, l'Afrique universelle », in *L'Humanité*, jeudi 16 avril 2001, p.16.

---

<sup>23</sup> Moran Jacques, « Kossi Efoui, l'Afrique universelle », in *L'Humanité*, jeudi 16 avril 2001, p.16.

N'Débéka, Maxime, in *D'encre et d'exil, Premières rencontres internationales des écritures de l'exil*, Paris, BPI/Centre Pompidou, 2002, p.67-88.

Taboye, Ahmad, « Koulsy Lamko, poète supplicié » in *Notre Librairie, Nouvelle génération*, N°146, Octobre-Décembre 2001, p.42-44.

Thauvin-Chapot, Arielle, « Figures de l'exclu et parcours de l'exclusion : le fou et l'écriture dans la littérature africaine contemporaine. » in *Figures de l'exclu*, actes du colloque international de littérature comparée (2-3-4 mai 1997), textes réunis par Jacqueline Sessa, publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p.115-127.

## ***Le ventre de la terre : un cas de « topolecture » des littératures africaines***

David K. N’Goran

« Les géographies sont coupables des histoires qu’elles secrètent » (Sony Labou Tans’i, *Le commencement des douleurs*)

L’objectif de cette proposition est de lire le traitement de l’espace dans la littérature africaine en référence à ce qu’on peut nommer « une pensée de la terre africaine ». Mieux, comment peut-on penser « la terre africaine », dont les variantes : lieux, territoires, motifs géographiques ou régionaux, éléments génésiaques et ressources littéraires semblent ressortir à un argumentaire de l’ontologie, de la filiation, de l’appartenance ou de la revendication identitaire ?

Procéder à une « topolecture »<sup>24</sup> de la littérature africaine et son espace c’est donc dans un premier temps décrire les modalités de son mouvement vers la terre sous le prisme d’ « une pensée du territoire et de soi » somme toute duelle et oppositionnelle. Dans un second temps, notre topolecture reviendra à entreprendre une critique de l’institution spatiale sous la forme d’une démarche critique et interrogative<sup>25</sup> en relevant la spécificité de la " la terre littéraire " en tant qu’espace d’échange, lieu de relations actives, mise en réseaux de toutes les poétiques, de tous les imaginaires, de tous les textes, théâtres de migrations et de mouvements éclatés ... L’espace de la terre africaine devient alors dialectique et relationnel.

### **Politique et poétique de la terre**

Il est possible d’affirmer d’emblée que les traces textuelles relatives à l’espace de la terre chez les écrivains africains sont assimilables à un acte politique<sup>26</sup>. En effet dans le contexte d’une absence proclamée d’histoire, ressentie par les pays dominés comme un acte politique d’"infériorisation", le recours à la terre africaine, la délimitation et la revendication de celle-ci apparaissent comme une réplique de « résistance »<sup>27</sup> politique contre toute assimilation ou toute dépossession. Ainsi, contrairement à la tradition bachelardienne<sup>28</sup> qui confère son sens à la notion de « terre » en l’opposant à « ciel », le décryptage de l’espace terrien ne peut être efficace ici qu’à condition de rattacher ce toposème à celui de « ciel », c’est-à-dire adopter la

---

<sup>24</sup> Voir Parfait Diandue, *Topolecte1*, préface de Bertrand Wesphald, Paris, Publibook, 2005.

<sup>25</sup> Voir par exemple Jean-Loup Amselle, « Ethnie et espace : pour une anthropologie topologique », in *Au cœur de l’ethnie, ethnie, tribalisme et État en Afrique*, Paris, La découverte, 1985.

<sup>26</sup> Voir par exemple Romuald Fonkoua, « Résistances aux discours et écritures des limites dans la littérature antillaise : An-assimilation, histoire et territorialité » éd. *Aspects de l’interprétation*, CRTH, Cergy-Pontoise, 1994.

<sup>27</sup> Romuald Fonkoua, *ibid.*

<sup>28</sup> Voir par exemple Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l’imaginaire, introduction à l’archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1984, p123-163.

démarche qui relève le sens de la terre en incluant « une pensée du ciel », précisément à partir du cheminement que propose J.-F. Mattei dans son *ordre du monde*<sup>29</sup>, à savoir :

TERRE → CIEL → TERRE<sup>30</sup>

Qu'est-ce à dire? C'est dire que saisir le sens de la « terre » dans les littératures africaines, c'est non seulement relever ce qui y constitue la référence principale à l'« origine », à la trace ou au sentier menant à la « terre originelle », mais c'est également dévoiler comment ce lieu de référence revêt un caractère sacré et inviolable en ce qu'il remplit une fonction rituelle ou mythique de justification de la possession de l'espace et de légitimation du réflexe identitaire s'y afférant. De la sorte, en raisonnant, toutes choses étant égales par ailleurs, « la terre » projette un enracinement et une légitimité « par le bas » tout comme « le ciel » est un trajet retrouvé de la communauté « par le haut » ou si l'on veut « du haut vers le bas » et vis versa<sup>31</sup>.

Dans cette perspective, deux modalités permettent de lire le « topos » terrien dans les écritures africaines :

Une première, constituant une politique de la terre dans le sens d'une histoire de la lignée communautaire imaginée dans ses « racines pures » (processus de la dépossession à la (ré) possession, du déracinement à l'enracinement) et une autre que nous nommons une poétique de la terre dans le sens d'un « continuum du discontinu », entendre la mise sur pied d'une tradition littéraire par l'absence de tradition.

## LA GUERRE PAR LA GEOGRAPHIE : POLITIQUE DE LA TERRE

La référence constante à la terre originelle paraît être la chose la mieux partagée chez la plupart des écrivains africains ou se réclamant comme tels. Dans les exemples qui seront mis en situation : Senghor/Césaire et Pacéré Titinga/Zadi Zaourou, la terre est un élément hypotextuel avéré.

Ainsi, sous sa forme géographique et physique, il y a par exemple l'item du « pays » ou de « la terre natale », toujours associé dans son évocation et dans sa fonction poétique à une geste de la démiurgie, à une morale de la grandeur.

*« Et toi terre tendue terre saoule/terre grand sexe levé vers le soleil/terre grand délire de la mentule de Dieu/terre sauvage montée des resserres de la mer.../terre dont je ne puis comparer la face houleuse qu'à la forêt vierge et folle.../il me suffirait d'une gorgée de ton lait jiculi pour qu'en toi je découvre toujours à même distance de mirage- mille fois plus*

---

<sup>29</sup> Voir J.-F. Mattei, *L'Ordre du monde, Platon, Nietzsche, Heidegger*, Paris, Puf, 1989.

<sup>30</sup> D'où la formule « chiasme syntaxique et sémantique de type AB/B'A' » permettant à Mattei d'enjamber la frontière entre « terre » et « ciel » pour donner sens au rapport vertical existant entre « sommet » et « abîme » « haut » et « bas », Op.cit. p. 182.

<sup>31</sup> Voir à ce niveau J.-P. Chrétien et son analyse des récits d'origine au Rwanda. Il constate qu'entre le XIX<sup>ème</sup> et le XX<sup>ème</sup> siècle, la plupart des récits dans ces contrées constituent un ensemble de mythologies des origines dont le lieu de prédilection réside entre « le ciel, les collines et l'Éthiopie ». Les deux personnages principaux, héros et fondateurs des communautés du grand lac, Kigwa et Gihanga sont nommés respectivement « celui-qui-tombe » et « le descendu » puisqu'ils seraient « descendus sur la terre par un orifice de la voûte céleste ». Voir *Histoire d'Afrique, les enjeux de mémoire*, Paris, Karthala, 1999, p. 283.

*natale et dorée d'un soleil que n'entame nul prisme- la terre où tout est libre et fraternel, ma terre ».*<sup>32</sup>

Puis, à une psychologie de la révolte ou de la dignité retrouvée.

*« Et nous sommes debout maintenant mon pays et moi, les cheveux dans le vent, ma main petite maintenant dans son point énorme et la force n'est pas en nous mais au dessus de nous... »*<sup>33</sup>

Si le *Cahier* de Césaire est sans cesse perçu par la critique comme un « acte fondateur »<sup>34</sup>, c'est sans doute à cause du double caractère politique et poétique du « pays natal », devenu le point de départ d'un changement radical de l'ordonnement du monde en termes d'une dialectique du centre et de la périphérie.

L. S. Senghor en fait de même en percevant son pays natal non pas explicitement comme « une arme miraculeuse » mais en tant que « royaume d'enfance », c'est-à-dire, un espace idéalisé dans le sens d'une mythologie de la genèse. Chez lui, la terre natale traduite par les toponymes « Joal, les rives du Sines, de la Gambie, du Saloum », ne prend un de ses sens que lorsqu'elle est mise en opposition avec le centre parisien, lieu où toute communion avec les entités tutélaires (les morts, les ancêtres, les esprits, les dieux) s'avère problématique. J.-F. Durand à travers ce qu'il nomme « la géographie sacrée de Senghor » écrit à ce sujet : « *Dans les textes (...) la quête identitaire est indissociable de la recherche d'un espace des amonts, confondu avec une enfance mythique, nourrie de la sève des origines. Si l'exil européen est rapproché de la mort c'est parce qu'il est en partie vécu comme une perte du monde sensible (...)* »<sup>35</sup>

Cette évocation de la matrice terrestre est reprise dans la même perspective par le couple Pacéré Titinga/Zadi Zaourou. Le premier fait de « Manega », petit village situé à quelques cinquante kilomètres de Ouagadougou (Capitale du Burkina Faso) un des foyers et origines de l'Afrique et du monde. C'est ce que Urbain Amoia appelle « un espace scénique pluriel », principe d'unité et d'unicité de lieu qui lui permet d'établir des sèmes communs entre les toponymes « Manega/Angola, Manega/New York, Manega/Corée, Manega /Abidjan »<sup>36</sup> : « *Ici Manega/Je suis né dans un village/perdu des savanes/dans la chaleur du sahel/ici c'est la terre du fétiche/c'est le lieu où se retrouvent rassemblés dans le cœur des aînés/tous les souvenirs des fonds antiques!/c'est une terre d'originalité/une terre de fidélité (...)* Manega la terre du repos »<sup>37</sup>

Il en est de même du second, se référant fondamentalement dans son triptyque *fer de lance* à son terroir « Yacolo » en « terre d'Éburnie »<sup>38</sup>.

<sup>32</sup> Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1956, p. 21.

<sup>33</sup> Id., p. 57.

<sup>34</sup> Chamoiseau raconte ainsi dans *Écrire en pays dominé* le choc violent qu'il ressentit lorsqu'il découvrit que l'un des détenus, un jeune antillais du centre pénitentiaire de Fleury Mérogis, où il était éducateur avait reçu le *cahier* ; il expliqua alors au surveillant chef qu'il s'agissait d'un « acte fondateur ».

Voir *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 87.

<sup>35</sup> Durand, J.-F., « Rhétorique et nostalgie : la géographie sacrée de Léopold S.S. » in *L'Écriture et le sacré, Senghor, Césaire, Glissant, Chamoiseau*, Montpellier III, Centre d'étude du XXème siècle, 2002, p.48.

<sup>36</sup> Voir Urbain Amoia, *Poétique de la poésie des tambours*, Paris, l'Harmattan, 2002, p. 178-182.

<sup>37</sup> Titinga, F.P. *La poésie des griots*, Paris, Silex, 1982, p. 7. Voir également du même auteur *Refrain sous le sahel*, Paris, p.j. Oswald, 1976. *Des entrailles de la terre*, Paris, L' Harmattan, 2000.

<sup>38</sup> Voir Zadi Zaourou, B. *Fer de lance* (Livre 1, 2 et 3) Abidjan, Nei/Neter, 2002.

Mais plus que la désignation formelle du toponyme terrien, c'est surtout par l'usage de la symbolique de « la termitière » que ces deux écrivains deviennent des apologistes attirés de la terre natale. Que dit cette symbolique?

« *Si la termitière vit/ Qu'elle ajoute de la terre à la terre* »

Il s'agit d'une approche très ancienne de l'homme et de son œuvre, particulièrement un symbole emprunté à la tradition orale ouest africaine, notamment aux sociétés traditionnelles ivoirienne, burkinabè, malienne, etc. Zadi l'explique de la façon suivante : « *Dans la tradition orale africaine, la termitière a toujours représenté un symbole de premier et troisième degré. Elle symbolise en effet d'une part la chaîne des générations dans leur perpétuel effort d'union pour la construction de la cité (...) Elle symbolise d'autre part la parole souterraine des ancêtres et constitue pour cela une réserve inépuisable de forces (...). La termitière, c'est encore et aussi le nombril de la terre-mère, chez les bétés notamment et le clitoris de la terre mère chez les dogons du Mali. La termitière enfin, c'est l'énigme du pouvoir et le symbole de l'unité des contraires. Il en va ainsi parce que la termitière, comme l'enseignaient les anciens, unit le ventre (où résident les immortels) et le monde fini des vivants (...) bref, dans notre tradition orale, la termitière est un symbole riche et positif* »<sup>39</sup>

On remarquera ici d'une part le recours à la métaphore géo-spatiale du « centre » rendue par l'évocation organique du « nombril » et du « ventre » et d'autre part l'usage de la fonction sexuelle du « clitoris », lieu majeur de la matrice procréatrice, faisant apparaître la termitière comme une projection imagée de la "citadelle imprenable", lieu sécuritaire du « soi » dans son rapport à l'« autre ». Autrement dit, la termitière est l'indice d'une quête de « l'origine », renvoyant en définitive à une histoire des « commencements » En cela, elle reste un code à la fois social, politique, et poétique traduisant un pan de la création des écrivains africains, dominée par une certaine idée de « la terre africaine » : « *Car la voici nombril de la terre-mère/bouche de la terre-mère/ libérant une fois l'an sa légion d'éphémère porteuse de paroles fortes/ termitières!/o route du ciel depuis l'ancêtre à la barbe frileuse/Echelle entre terre et ciel depuis les temps très anciens.*»<sup>40</sup>

Mais dire ou écrire la terre natale au sens politique du terme, revient aussi à établir un imaginaire de l'odyssée africaine (moments de peuplements) dans le cadre de l'occupation des espaces africains au sens où l'entend la géographie humaine.

En effet, si l'on procède à une recherche des différents types de peuplements de l'Afrique en suivant l'imaginaire des écrivains mis à contribution, on peut déceler deux formes majeures d'occupation des territoires africains :

D'abord, en empruntant la formule de Glissant, il y a ceux que l'on peut nommer « l'Afrique des peuples témoins »<sup>41</sup>, c'est-à-dire ceux qui ont toujours été là et qu'on peut considérer comme les « migrants-fondateurs »<sup>42</sup>, parce qu'étant à la fois acteurs et produits des intrications, des conflits et des heurts anciens ayant la légitimité du territoire (occupation et possession de « la terre africaine ») comme enjeu. Ces acteurs de l'histoire de la terre se confondent ainsi à l'histoire politique africaine. Ces figures héroïsées qui après avoir fondé cette « terre » occupent le siège divinisé du souterrain et/ou ciel sont tour à tour Toussaint

<sup>39</sup> Zadi Zaourou, B. *La guerre des femmes*, suivi de *la termitière*, Abidjan, Nei, 2001, p. 138.

<sup>40</sup> Zadi B. *Op.cit.* pp 89, 139.

<sup>41</sup> Voir Glissant, Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996. p. 13.

<sup>42</sup> Ibid.

Louverture chez Césaire, Chaka, le fondateur du royaume Zulu et les tirailleurs Sénégalais chez Senghor, Soundjata, le héros de l'épopée malienne et l'Almamy Samory Touré, le résistant et conquérant du golfe de Guinée chez Zadi Zaourou, les personnages de Béhanzin, d'El Hadj Omar ou du Mogho Naba chez Pacéré Titinga.

Vient ensuite une autre forme de peuplement que nous nommons un « dépeuplement-peuplement »<sup>43</sup> partant de l'Afrique vers l'Europe et les Amériques. Il s'agit de migrants que Glissant nomme encore « les migrants-nus » parce qu'ils sont transportés de force pour peupler des espaces géographiques autres que ceux de l'Afrique. Mais il convient d'insister sur une dialectique imprévue et souvent oubliée qui semble caractériser ce mouvement spécial d'occupation de la terre, consistant non pas tant à « vider » l'Afrique, comme le proclame l'historiographie africaniste, mais surtout à étendre le peuplement de l'Afrique au-delà de ses frontières et par le fait même à multiplier ou élargir « les terres africaines ». On comprend par là comment et pourquoi la « la terre africaine » s'en trouvera revendiquée par les Antilles françaises, le Nord-Est du Brésil, le Sud des USA, du Venezuela, de la Colombie et une grande partie des Amériques centrales et du Mexique.

Manifestement, le traitement de la « terre » dans les littératures africaines reste en grand partie l'histoire d'une « géographie des origines » servant à rendre raison d'une politique du topos terrien sous un mode de définition de soi et du rapport à l'autre. Il y a donc une "guerre" par la géographie ayant la terre comme enjeu. Cette terre africaine ne prend son sens que lorsqu'il se situe en opposition aux autres espaces désignés comme des espaces parallèles (espaces occidentaux, espaces coloniaux...).

Cependant, cette thématique sert aussi à rendre compte des raisons littéraires en termes de positions et de positionnement dans le champ. Dès lors, l'usage littéraire de la « terre africaine » devient entre autres, affaire de légitimité de « la parole littéraire » entendue pour les besoins de la cause, comme une « parole de demiurgie ». On passe alors, d'une politique à une poétique de la terre.

## **POETIQUE DE LA TERRE : PAROLE DE DEMIURGE**

Ici, le sens de « la terre » semble validé par la nécessité d'user d'une parole littéraire « originale et originée ». Dans cette optique, il s'agit à peu près pour les écrivains de retrouver une tradition littéraire ancienne voire ancestrale, dont les éléments de littéarité portent sur l'oralité et la tradition orale. Telle est la portée de la maxime senghorienne : « *Si l'on veut nous chercher des maîtres qu'on aille du côté de l'Afrique, nous sommes comme des lamantins qui vont boire à la source du Simal* »

« La source du Simal » est ici une métaphore généralisante du vaste réservoir littéraire institué par l'ordre ancestral, lequel confère sa recevabilité au textuel africain. Dans ce sens, le discours sur le/du rapport à « la terre » a alors partie liée avec une fiction de l'authenticité construisant les lieux de recevabilité à partir de deux espaces extratextuels : un espace emprunté à l'histoire de l'esclavage et de la colonisation et un autre espace, personnifié, relatif à la figure du « maître de la parole ».

Dans le premier cas, ce sont les micro-espaces du bateau négrier et de la plantation qui se substituent à « la terre africaine ». En effet contrairement au « migrant d'Europe », arrivant,

---

<sup>43</sup> Nous le soulignons.

comme le dit toujours Glissant, sur le nouveau territoire avec sa chanson, ses traditions, sa famille, ses dieux, voire sa littérature, l'Africain ou « le migrant nu » ayant expérimenté l'épisode de la déportation a foulé la terre d'accueil (terres européenne et américaine) dépouillé de tout. Il lui fallait donc procéder à la (ré) constitution des ressources littéraires perdues. Ce sont tour à tour les espaces du bateau négrier (moment de la traversée) et de la plantation qui seront posés comme origines de cette nouvelle histoire littéraire.

Ces deux espaces sont donc des symboles forts de l'histoire littéraire africaine actuelle parce qu'ils remplissent en tant que lieux originels, la fonction de la terre africaine. Dans le cas de la plantation, Édouard Glissant écrit encore : « *C'est dans la plantation que, comme un laboratoire, nous voyons le plus évidemment à l'œuvre les forces confrontées de l'oral et de l'écrit (...) c'est là que le multilinguisme, cette dimension menacée de notre univers pour une des premières fois constatables, se fait et se défait de manière tout organique. C'est encore dans la plantation que la rencontre des cultures s'est manifestée avec le plus d'acuité (...) La plantation est un des ventres du monde* »<sup>44</sup>

Le bateau négrier et la plantation sont donc non seulement « un des ventres du monde », mais aussi et surtout "un des ventres de la terre africaine". On pourrait alors dire avec une impression de caricature que pour être écrivain africain autorisé à revendiquer la terre africaine, il faut avoir en partage cette expérience du bateau et de la plantation, symboliquement et historiquement liée à la parole littéraire dite orale et traditionnelle.

Dans le second cas, les lieux communs de « la terre africaine » dépassent le cadre des micro-espaces pour gagner les figures et chantres fondateurs de cette parole, c'est ce que nous nommons « les figures du maître de la parole » incarnées par « le griot, le chasseur et l'initié »<sup>45</sup>. Ici, il n'est pas utile de faire état des moyens ou instruments du dire ou des procédés du dire. Il convient de s'arrêter à l'énonciateur ou sujet de l'énoncé qui confère son prix ou sa valeur au dire dans le sens d'une économie particulière de l'échange linguistique et/ou poétique<sup>46</sup>. Dans cette perspective on remarquera que la quasi-totalité des écrivains africains revendique des éléments d'identification aux figures mentionnées ci-haut. On peut alors établir des correspondances objectives entre des créateurs contemporains et des figures extraites du passé culturel africain : il s'agit par exemple de D.T. Niane et du griot Mamadou Kouyaté à qui il attribue son *Soundjata ou l'épopée Mandingue*, de Birago Diop et du Vieil Amadou Koumba, d'Ampaté BÂ et du sage et maître d'initiation Tierno Bokar, de Senghor et des poétesses de son terroir dont Siga Diouf, Barbara M'baye, Koumba N'diaye, de Zadi Zaourou et du vieil Madou Dibero ou des chasseurs bétés, de Pacéré Titinga et son philosophe « à la barbe de poussière », De Massa Makan Diabaté, Ahmadou Kourouma et leur supposée ascendance de famille de « griots malinkés ».

Cette fonction auctoriale par procuration n'est rien d'autre qu'un aspect du présupposé d'une littérature de l'origine et de l'originalité, inséparable du postulat de la terre africaine. Il s'agit d'un prolongement du traitement sous forme de personnification, voir humaine et affective de « la terre africaine » qui permet de donner un de ses sens à la littérature, puis à la littérarité africaine à partir du mythe de l'espace originel.

---

<sup>44</sup> Édouard Glissant, *Poétique de la relation*, p. 89.

<sup>45</sup> David N'goran, « le griot, le chasseur et l'initié, étude sur trois figures du savoir dans la littérature africaine », APELA, 2003, Inédit.

<sup>46</sup> Voir Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire, économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

Cependant cette combinaison du politique et de la poétique à travers la thématique de la terre affiche ses propres limites et faiblesses en ce qu'il ne peut échapper à un des aspects fondamentaux de toute expérience d'écriture : à savoir une éthique qui établit une correspondance entre « le mouvement du monde en mouvement »<sup>47</sup> et l'acte d'écriture.

Une autre « topolecture » dont l'analyse qui suit permettra ainsi de voir comment « la terre africaine » est en réalité une matière en pleine "dérive". Cette dérive étant ici un mouvement positif du déplacement des terres revendiquées, de franchissement des frontières, donc d'heureuses mises en péril de l'argument de la racine, permettant de confondre le « lieu » et le « non lieu », de muer « la limite » en « hors-limite ».

## La terre à la dérive

En présupposant les limites et les paradoxes de l'usage de la « terre » à l'épreuve des faits, il apparaît comme le dit encore Fonkouda à propos de Glissant que l'écriture littéraire du point de vue de son éthique est « *un acte qui suit le mouvement du monde pouvant être lu comme le mouvement des réflexions que l'écrivain porte sur le monde en mouvement* »<sup>48</sup>. Or quel est le mouvement actuel du monde?

Daniel Sibony pense que le mouvement actuel du monde est celui d'une « origine en partage »<sup>49</sup> ou d'un paradoxe de l'origine. Il explique longuement : « *Il nous faut une origine à perdre; elle est nécessaire et elle est vouée à être perdue. Il nous faut une origine à quitter, une d'où l'on puisse partir, et si on a le danger d'y rester, de trop en jouir, de s'y perdre, de se fasciner devant elle, de s'enfoncer en elle en croyant la creuser, et de s'abîmer dans son vide « divin » à l'occasion. (...) Si l'origine est complexe de traces vivantes alors pour qu'une trace se traduise, il faut qu'elle puisse s'éclipser (...) et puis à trop jouir de son origine, on ne peut plus rien en dire; on peut chanter, incanter et sombrer dans la confusion, le « trip » immobile (...) Et puis pour jouir une autre fois de son origine, pour la conjuguer dans le temps, il faut se décaler de s'en jouir, faire un pas de côté, d'où l'écart, la distance, la perte.* »<sup>50</sup>

De ce fait, « la pensée de la terre » telle qu'elle est déployée chez les écrivains du champ africain, semble coïncider au plus fort de son heureux paradoxe avec la mise en expérience de deux notions devenues centrales dans la plupart des écritures actuelles ; à savoir « l'errance » par laquelle il est possible de mesurer le monde en contournant l'enracinement de ses paradigmes : la sédentarité, l'authenticité, c'est-à-dire le lieu ou le territoire, et « la relation » par laquelle on tient tête à l'ipséité, c'est-à-dire la source, la souche voire l'illusion d'une « racine pure ». Cet usage de « la terre africaine » devient donc de façon inattendue un procédé par lequel « *L'écriture du lieu, de la terre, du territoire s'est progressivement déplacée vers l'écriture de la multiplicité des lieux, de territoires et de mondes. De même, le sujet des romans s'est déplacé de la filiation et de l'enracinement vers l'impossible filiation et l'impossible enracinement* ».<sup>51</sup>

---

<sup>47</sup> Nous le soulignons.

<sup>48</sup> Romuald Fonkouda, *Essai sur une mesure du monde au XXème siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 279.

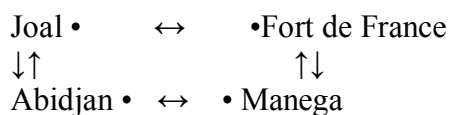
<sup>49</sup> Daniel Sibony, *Entre-deux, l'origine ne partage*, Paris, Seuil, 1991.

<sup>50</sup> *Ibid.* p. 31-32

<sup>51</sup> Romuald Fonkouda, *Op.cit.* p. 280.

Autrement dit, la terre africaine semble avoir été subrepticement soumise au fil de l’histoire et sous l’effet des mouvements du monde à un ensemble de rencontres et d’influences prononcées du « divers ». Ainsi, d’un point de vue pratique, il est à constater que l’accès à la « terre africaine » est soumis à des chemins situés à l’antipode de l’unicité : les écrivains appartenant à l’Afrique continentale empruntent par exemple le parcours de la période d’avant la déportation en vue de retrouver leur « terre africaine », tout comme les écrivains situés “hors-Afrique” empruntent les stations inverses de ce cheminement pour proclamer la part « africaine » de leurs « terres ». De même, en empruntant le lieu commun de ce trajet, les écrivains africains peuvent retrouver « l’ailleurs » en prenant toujours le soin d’y ajouter « la terre africaine ». C’est ainsi que Senghor apparaissant à bien des égards comme un thuriféraire de « la terre africaine » proclame ailleurs : « *Est-ce la voix ancienne, la goutte du sang portugais qui remonte du fond des âges? Mon nom qui remonte à sa source? (...) j’ai retrouvé mon sang, j’ai découvert mon nom l’autre année à Coïmbre, sous la brousse des livres* ». <sup>52</sup>

C’est à peu près dans ce sens que D. Delas, à travers son étude des différentes composantes des noms du poète <sup>53</sup> montre combien l’éponymie chez Senghor s’enracine à la fois dans les sources européennes (latin, Belgique, Portugal, France) et africaines (Wolof, Sérère, Peulh). De même, en revenant à la paire Senghor/Césaire et Zadi /Pacéré, on constate qu’il existe chez eux un traitement de leurs différentes « terres » sous le modèle formalisé d’une réflexivité puis d’une circularité spatiale.



## Conclusion

L’actualisation de cette « topolecture » a permis d’établir une petite histoire de la géographie de « la terre » dans les littératures africaines. D’abord en se confondant à l’histoire politique, la poétique de « la terre originelle » a tout l’air d’un acte politique de délimitation de l’espace et par le fait même de la littérature. Mais justement parce que le mode de figuration ou d’expressivité de cet espace relève essentiellement de l’ordre du poétique, « la terre natale » intègre davantage l’isotopie de la « géographie de l’imaginaire » ou « géographie littéraire » dont l’aversion pour la clôture la différencie de la « géographie politique ». « La terre » est alors dans les littératures africaines actuelles, non pas un espace légal où pourraient loger les lieux communs de la fixité, mais la métaphore d’un lieu de circularité ou de transversalité par excellence. En cela « la topolecture » permet de déconstruire le concept au profit de l’imaginaire, le politique ou l’idéologique au profit du poétique, la singularité ou l’unicité au profit de la multiplicité...

**David K. N’Goran**

<sup>52</sup> Senghor, *Hosties noires*, p. 203.

<sup>53</sup> Daniel Delas, *Poèmes de Léopold Sédar Senghor*, Paris, Bertrand Lacoste, 1989, coll. Parcours de lectures, p. 25

## BIBLIOGRAPHIE

- Delas, Daniel, *Poèmes de Léopold Sédar Senghor*, Paris, Bertrand Lacoste, 1989, coll. Parcours de lectures.
- Diandué, Parfait, *Topolecte 1*, Paris, Publibook, 2005.
- Durand, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1984.
- Durand, J.-F. *L'Écriture et le sacré*, Centre d'étude du XXème siècle, Montpellier III, 2002.
- Césaire Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1956.
- Fonkoua, Romuald, *Essai sur une mesure du monde au XXème siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002.
- Glissant, Édouard, *Introduction à une poétique du divers*. Paris, Gallimard, 1996.
- Mattei, J.-F., *L'Ordre du monde*, Paris, Puf, 1989.
- Senghor, L.S. *Œuvre poétique*. Paris, Seuil, 1964.
- Titinga, Frédéric Pacéré, *La poésie des griots*, Paris, Silex, 1982.
- Wesphald, Bertrand, *Pour une approche géocritique des textes*, Bibliothèque de littérature comparée, 2005.
- Zadi, Zaourou, B. *Fer de lance* (livre 1, 2 et 3), Nei/Neter, Abidjan, 2002.

## ***Une lecture des Hommes de paille de V. S. Naipaul : Une vision extrême de la « périphérie »***

Priscilla R. Appama

La dialectique centre/périphérie (Ashcroft et *al*, 1998 : 36-37)<sup>54</sup> est au cœur même de toute tentative de définir ce qui s'est passé durant la période coloniale au niveau de la représentation et de la relation des différents peuples. Le colonialisme pouvait exister seulement en postulant l'existence d'une opposition binaire qui divisait le monde. L'établissement de l'empire reposait sur une relation hiérarchique stable dans laquelle le colonisé existait comme l'« autre » de la culture colonisatrice. Comme le souligne Bill Ashcroft et *al*. : « *L'idée du sauvage pouvait avoir de sens seulement si on pouvait opposer un concept du civilisé* » (Ibid.). Les colonisateurs construisirent donc une géographie de différence où l'Europe impériale représentait le 'centre' dans une géographie qui était aussi bien physique que métaphysique (Ibid.). Ainsi, par définition, tout ce qui était en dehors de ce centre, était considéré comme étant à la périphérie de la culture, du pouvoir et de la civilisation, donc inférieur au centre.

Cette opposition binaire (centre/périphérie) est de plus en plus contestée et démantelée de nos jours notamment par les écrivains postcoloniaux dont fait partie Naipaul. Ce dernier remet sans cesse en question cette dialectique qui est au centre même de toute son œuvre. Comme le remarque Michael Gorra dans *After Empire* (1997 : 71), Naipaul s'intéresse plus particulièrement au désordre qu'ont laissé derrière eux les colonisateurs et à l'expérience des gens vivant maintenant dans ce grand désordre. Ainsi, notre analyse s'articulera particulièrement autour de ce désordre, physique et mental, causé par la colonisation.

Pour cette étude, nous utiliserons principalement son roman *Les hommes de paille* (1967) (tout en faisant de temps en temps allusion à ses autres romans dont *A house for Mr. Biswas* (1961), *The Mystic Masseur* (1964)...) qui offre une vision extrême de cette opposition et rapport de force entre le centre et la périphérie. En effet, *Les hommes de paille* raconte l'histoire de Singh, un jeune homme d'origine indienne né dans l'île d'Isabella située dans les Caraïbes, marqué par le déracinement et le sentiment d'être déplacé, qui ne pense qu'à une chose : quitter la périphérie (l'île d'Isabella) pour aller vivre à Londres. Il part donc faire des études à Londres, mais retourne très vite dans son île natale, déçu par l'expérience de la ville/vie métropolitaine. Revenu dans l'île avec une jeune anglaise qu'il a épousée à Londres, il n'est cependant pas comblé. Aucun des deux ne croient à cette union et ils finissent par se séparer. Mais loin de se laisser abattre, Singh se lance, s'impose dans la politique, encaisse un

---

<sup>54</sup> On utilise ces deux termes ici dans le sens où l'entendent Bill Ashcroft et *al* dans *Key concepts in postcolonial studies*, London, Routledge, 1998, pp 36-7. Bien sûr l'utilisation des ces termes péjoratifs soulèvent de nombreuses interrogations dont une qui mérite d'être soulignée : Essayer de définir ce modèle centre/périphérie n'est-t-il pas une autre façon de promouvoir et de perpétuer ce modèle ? Question pertinente qui soulève cependant une autre : Comment peut-on prétendre démanteler cette opposition binaire et remettre en question l'existence d'un centre unique et fixe, si on fait abstraction de ce modèle ou du moins de ces termes ? Car si utiliser ces termes peut sembler confirmer malencontreusement l'existence de cette opposition binaire, cela contribue aussi à interroger ce modèle et sa validité. Des termes qui peuvent donc avoir un aspect dérangeant mais qui disent bien une certaine réalité de la colonisation mais aussi du monde post-colonial. Il est bien sûr évident qu'une telle opposition « extrême » ne trouve pas ou trouve peu d'écho dans la réalité car ce qu'on appelle « centre » et « périphérie » s'influence mutuellement et n'existe pas, en réalité, l'un sans l'autre.

nouveau fiasco et se retrouve à Londres, l'endroit qu'il a voulu fuir. Un itinéraire en dents de scie qui exprime bien le dérèglement profond causé par ce grand bouleversement – la colonisation.

Notre réflexion s'intéressera principalement à l'influence et à la domination omniprésente du centre à la périphérie<sup>55</sup> au niveau social, politique ou individuel qui est une des conséquences directes de la colonisation. La périphérie, ici représentée par l'île d'Isabella (une île imaginaire des Caraïbes qui rappelle cependant l'île natale de Naipaul, la Trinidad), est décrite par Naipaul comme étant un monde fragile, 'déraciné', 'en devenir', désordonné par opposition à Londres qui est un monde déjà bien construit, enraciné, ordonné et solide. Lieu de passage et, qui plus est, coupé du monde réel, Isabella n'est qu'une copie de la réalité (Londres) car la réalité est ailleurs tout comme le pouvoir, l'ordre et l'authenticité.

## Impuissance et dépendance

Si l'impuissance et la dépendance semblent régner à la périphérie, c'est avant tout parce que le centre est toujours perçu ou présenté comme le seul détenteur du pouvoir mais aussi du savoir : « *Ceux qui ont le pouvoir ont le contrôle de ce qui est connu et la façon dont il est connu, et ceux qui ont un tel savoir ont le pouvoir sur ceux qui ne l'ont pas.* » (Bill Ashcroft & al, 1998 : 72). La supériorité du centre tient donc à ce lien entre le pouvoir et le savoir qui manquent à la périphérie. Ainsi le centre semble avoir doublement le monopole sur la périphérie.

### IMPUISSANCE ET ECHEC

Le pouvoir n'existe pas à la périphérie, du moins pas le vrai. S'il y a un pouvoir, c'est toujours un pouvoir éphémère qui s'évapore aussitôt découvert ou qui se termine par un échec. Dans le cadre de ce roman, l'impuissance est presque perçue comme héréditaire : elle semble se transmettre de génération en génération, de père en fils. Ainsi, nous verrons comment l'impuissance du père de Singh entraîne ce même sentiment chez Singh quand il est encore enfant ; et ensuite, comment Singh lui-même devenu adulte et voulant à tout prix éviter cette impuissance, s'engage dans la politique croyant ainsi obtenir du pouvoir, mais finit par se sentir plus impuissant que jamais. Cette impuissance (politique) de Singh fonctionne ici comme une métaphore de l'impuissance politique (et des politiciens) qui caractérise la périphérie.

#### Impuissance héréditaire

L'impuissance du père de Singh se manifeste surtout face à sa belle-famille qui est riche et qui le méprise<sup>56</sup> et qui contrôle sa propre famille. Ce rapport de force entre le père et sa belle-

---

<sup>55</sup> Même s'il s'avère que Naipaul montre aussi dans ce roman que le centre est influencé ou habité par la périphérie et qu'il y a une certaine ambivalence dans leur rapport ou du moins que ces deux concepts/espaces ne sont pas totalement indépendants l'un de l'autre.

<sup>56</sup> Les gendres impuissants face à leur belle-famille puissante est une constante dans les œuvres de Naipaul. Nous pouvons citer l'exemple de Mr. Biswas dans *A house for Mr. Biswas* qui toute sa vie durant cherche à se défaire de l'influence de sa belle-famille puissante en essayant d'acquérir une maison à lui ; ou encore le père de Naipaul (*Finding the center*, London, Penguin Books, 1984) lui-même qui comme Mr. Biswas dépendait de sa

famille ressemble à celui qui existe entre la périphérie et le centre – le père de Singh représentant la périphérie démunie et impuissante, et la belle-famille représentant le centre riche et puissant. En effet, la belle-famille possède les Bella Bella Bottling Works qui assurent entre autres la mise en bouteille du Coca-Cola pour toute la région et fait partie du petit groupe de millionnaires d'Isabella. C'est sans doute cette association avec la marque Coca-Cola, symbole puissant de l'Occident, qui confère à cette famille et à ses membres une puissance reconnue par tout le monde à la périphérie. D'ailleurs, on notera que toutes les tentatives du père de Singh pour acquérir une certaine autorité, ne serait-ce que dans sa propre maison, est vouée à l'échec car, seule l'autorité de la belle famille est reconnue et acceptée par tous. Naipaul veut sûrement montrer par là que le centre est la seule autorité légitime qui possède le pouvoir et qui est le seul à pouvoir l'accorder aux autres.

Ce père impuissant semble être un lourd fardeau, pénible et honteux, pour Singh, alors enfant, qui semble d'ailleurs être touché par le même sentiment d'impuissance. L'enfance est donc vécue par Singh comme une période douloureuse où règne l'impuissance. Le narrateur attend avec impatience que son enfance soit « finie », « liquidée » car selon lui « *l'enfance (...) [est] une période d'incompétence, de désarroi, de solitude et de fantasmes honteux. [C'est] une période de lourds secrets (...) et plus que tout au monde, [il a] envie de prendre pied sur la terre ferme de l'âge adulte et des responsabilités, où tout [sera] intelligible et où [il sera lui-même] sans mystère.* » (Naipaul, 1967 : 119)

L'enfance de Singh, cette période douloureuse d'incompétence, est le reflet de ce qu'est l'enfance à la périphérie. Dans cette périphérie démunie, sans pouvoir, l'enfance n'est pas vécue comme une période d'insouciance et d'innocence, du moins pour Singh. Bien qu'il soit le petit fils d'un millionnaire, il n'est en réalité que le fils d'un pauvre maître d'école. L'impuissance de son père, constamment humilié par la belle-famille riche et puissante, renforce les complexes d'infériorité de Singh et son sentiment d'incompétence. D'où le désir de Singh de grandir, de devenir adulte, pour pouvoir échapper à la fois à ce père impuissant et à sa propre impuissance en tant qu'enfant et colonisé.

L'impuissance revêt ici un caractère héréditaire et se transmet de père en fils. Cette transmission d'impuissance de père en fils démontre en quelque sorte que l'impuissance imposée à la périphérie par le centre puissant, semble être complètement intériorisée. C'est-à-dire que les habitants de la périphérie se perçoivent eux-mêmes comme étant impuissants de nature ou de naissance et se transmettent cette caractéristique de génération en génération.

Mais l'enfance que décrit Naipaul peut aussi être interprétée comme une métaphore de la périphérie. Car tout comme l'enfance, la périphérie aussi est synonyme d'incompétence, de désarroi, de solitude, de honte et de secrets. La périphérie est une zone obscure, mensongère, irréaliste, un lieu de passage, où on ne peut que 'paraître', où on est réduit à l'état d'enfance qui implique naïveté et impuissance, par opposition au centre qui est une zone éclairée, réelle, un lieu où on peut se fixer, où on peut 'être' et où on peut s'épanouir.

Ainsi, « *la terre ferme de l'âge adulte et des responsabilités, où tout serait intelligible, où [il serait lui-même] sans mystère* » et où Singh veut prendre pied, représente le centre. L'âge adulte, tout comme le pouvoir, la vérité et la réalité, est associé au centre. Cette association de la périphérie à l'enfance et du centre à l'âge adulte est caractéristique de la logique binaire du

---

belle-famille et qui essayait tant bien que mal de se dégager de cette sphère d'influence, notamment en s'éloignant des traditions indiennes.

discours colonial qui établit une relation de domination et postule en premier lieu la supériorité du colonisateur sur le colonisé. A partir de là, plusieurs autres oppositions binaires peuvent être dérivées : civilisé/primitif, maître/élève, parent/enfant. Tout ceci contribue largement à promouvoir le pouvoir du centre et à légitimer l'impuissance de la périphérie.

Ainsi est écarté le père naturel, impuissant et est adopté le père symbolique (le centre) par affiliation, détenteur du pouvoir absolu. D'ailleurs comme le soulignent Bill Ashcroft et al (1998 : 106), « *il existe un processus d'affiliation constamment en marche dans les sociétés colonisées : un réseau implicite de suppositions, de valeurs et d'espoirs qui place et replace continuellement le sujet colonisé dans une relation de filiation avec le colonisateur. L'affiliation invoque une image de la culture impériale comme un parent, liée dans une relation de filiation avec l'enfant colonisé. Alors qu'en général c'est la filiation qui donne naissance à l'affiliation, ici, c'est-à-dire dans les sociétés colonisées, l'inverse est aussi vrai.* »

De ce fait, ce mouvement de la filiation (l'impuissance de son père) à l'affiliation (la puissance du centre) invoque le pouvoir hégémonique d'une culture impériale dominante. Désormais la filiation n'est plus limitée à l'hérédité raciale ou généalogique. Sa force réelle vient de son pouvoir à suggérer un héritage psychologique et culturel (Ashcroft, Id. : 107). C'est ainsi que Singh confond filiation et affiliation et voit dans le centre un modèle parental qui pourra lui conférer cette puissance que son père biologique ne possède pas et est incapable de lui transmettre. C'est ce rejet de la filiation (héréditaire) qui le conduira plus tard à quitter la périphérie pour aller quérir le pouvoir au centre (Londres)...

### **Impuissance politique**

C'est peu après son retour d'Angleterre que Singh va être sollicité pour faire de la politique, sous une étiquette socialiste, par un ancien élève de son école, Browne, qui a lui-même fait des études à Londres. Comme l'explique Jean-Paul Engelibert (2000 : 198) : « *toute position sociale dans la colonie doit être autorisée par la métropole. C'est pourquoi, une position supérieure s'achète par un séjour prolongé en Europe (...)* ». Mais cela ne signifie pas pour autant que ceux qui reviennent du centre ont réellement plus de pouvoir qu'avant ou encore qu'ils sont plus capables ou plus aptes que d'autres pour faire de la politique ou pour gérer le pays.

La carrière politique de Singh sera dès le départ basée sur deux échecs : son séjour au centre considéré par Singh lui-même comme étant un échec, car il a été impuissant face à la ville métropolitaine et a dû retourner rapidement à la périphérie ; et l'échec de son mariage avec Sandra, une jeune anglaise qu'il ramène avec lui à son retour – un mariage qui était au départ synonyme de prestige et de supériorité. Même si à son retour à Isabella, il est devenu millionnaire, ce double échec lui donne un sentiment d'être doublement impuissant. Ainsi, l'engagement politique de Singh sera son ultime tentative pour accéder au pouvoir.

Le mouvement indépendantiste qu'il va créer avec Browne et d'autres personnes aura, au départ, un succès énorme. Un succès qui, pour Singh, est aussi dû à sa réputation de dandy (un personnage qu'il avait adopté à Londres), de jeune millionnaire et surtout au pouvoir particulier de son nom.

Ce retour vers le pouvoir particulier de son nom indique chez Singh une nouvelle tentative de lier pouvoir et hérédité. En effet, comme le souligne Naipaul mais aussi Singaravelou (1987 :

25), les Singh sont une famille brahmane (caste supérieure) très puissante en Inde et occupent ou plutôt sont destinés à occuper des positions privilégiées notamment dans les domaines religieux, économique et politique. Le désir de Singh de faire de la politique peut donc être interprété comme une volonté de re-possessionner ce pouvoir ou encore de venger son passé perdu. Mais malheureusement les noms des ancêtres et leurs symboles n'ont plus aucun intérêt ni aucune signification sur cette terre nouvelle, située dans les Caraïbes. Ainsi ce n'est pas le pouvoir qui fut transmis par ce nom mais plutôt le contraire, c'est-à-dire une illusion de pouvoir, un pouvoir éphémère. Il semblerait donc que ce nom a perdu son pouvoir lors de cette rupture avec son lieu d'origine (l'Inde). Ainsi Singh, tout comme son père, ne sont plus protégés par le pouvoir symbolique de leur nom. De ce fait, le succès que le narrateur attribue au pouvoir particulier de son nom n'est qu'une illusion, tout comme le succès du parti politique dont il fait partie.

Leur succès va en effet créer encore plus de désordre qu'avant et confirmera en quelque sorte l'impuissance inhérente à la périphérie. Ainsi, comme l'explique le narrateur, le nœud du problème, est cette absence manifeste d'ordre et de pouvoir qui est à la base de leur société : *« L'ordre nous fait défaut. Et surtout le pouvoir nous fait défaut et nous ne percevons pas qu'il nous fait défaut. Nous confondons les discours et le succès de nos discours, avec l'exercice du pouvoir ; dès que se révèle toute la mesure de notre bluff, nous perdons pied. »* (Naipaul, 1967 : 11)

Ils confondent mots et pouvoir et ainsi, ne sont même pas conscients de leur impuissance. Pour le politicien de la périphérie, même si son discours lui rapporte des votes, il doit se rendre à l'évidence que la langue ainsi que la structure économique de la société qu'il espère vainement changer sont contrôlés de l'extérieur. De plus, comme l'explique Bill Ashcroft et al, (1989 : 89) : *« la langue est le pouvoir car les mots construisent la réalité. »*. Mais justement la langue (l'anglais) utilisée par les politiciens d'Isabella ne leur appartient pas et la réalité qu'elle construit n'est pas la leur non plus. Sans pouvoir réel, le politicien 'périphérique' est réduit à un état d'impuissance et même de non-existence car, selon Singh : *« seul le pouvoir confirme le politicien »* (Naipaul, Id. : 50). Il n'existe de ce fait qu'un semblant de pouvoir à la périphérie qui rime avec désordre et violence, qui est le reflet de cet autre désordre et de cette autre violence antérieurs, causés par la colonisation.

En effet, l'ordre auquel succède le politicien à la périphérie n'est pas le sien, mais bien celui des colonisateurs. Il est obligé d'anéantir l'ordre ancien pour prendre le pouvoir. Mais c'est bien là tout le problème. Car, une fois l'ordre colonial détruit, quel autre ordre peuvent-ils offrir ? En effet, ils ne connaissent pas d'autre ordre que celui du centre qui a toujours dominé leur pays. Donc, même s'ils ont eu le courage de le détruire, rien n'est sûr en ce qui concerne leur capacité de construire et de survivre sans cet ordre.

Mais cette situation n'est pas seulement propre à l'île d'Isabella. Naipaul évoque ici les changements politiques de l'après-guerre dans les colonies en général. Et pour lui, tout comme pour son narrateur, la cadence accélérée des changements politiques de l'après-guerre n'est ni la cadence de la création, ni celle de la destruction, car l'une et l'autre prennent du temps : *« La cadence des événements (...) n'est autre que celle du chaos auquel on a imposé des limites strictes. [Je parle] bien entendu, des territoires tels qu'Isabella, laissés à vau-l'eau mais pas complètement abandonnés, où ce chaos freiné finit par ressembler, (...) à un ordre retrouvé. Le chaos est à l'intérieur. »* (Naipaul, Id. : 255)

Il semblerait donc que les changements politiques à la périphérie ne riment pas avec progrès mais plutôt avec chaos. En effet, si la colonisation a engendré un grand désordre à la périphérie, ce chaos n'est pas parti avec les colonisateurs – il est resté à l'intérieur du pays. Qui plus est, leur départ n'a fait qu'aggraver les choses. Car, comment les politiciens de la périphérie sont-ils censés contrôler ce chaos auquel des limites strictes ont été imposées de l'extérieur ? En effet, ce chaos ne peut même pas être évacué car il est contenu à l'intérieur d'Isabella. Il crée une situation bouillonnante, explosive ; et même si ce chaos explose, ce sera uniquement à l'intérieur de l'île – une situation probablement voulue par le centre qui ne veut pas être touché par ce désordre qu'il a engendré.

Les politiciens sont donc impuissants face à ce chaos et ne peuvent que créer plus de désordre encore. Ainsi, pour consolider leur pouvoir, les politiciens d'Isabella se livrent à une compétition sans merci. De ce fait, beaucoup d'entre eux vont utiliser l'argument racial et créer ainsi des conflits raciaux sanglants sans précédent. Mais dans une telle situation chaotique que peuvent-ils faire d'autre, sinon créer plus de chaos encore, combattre le chaos avec le chaos ? Ce n'est qu'en créant du désordre que le politicien de la périphérie peut évincer ses adversaires et accéder au pouvoir, du moins ce qu'il croit être le pouvoir. C'est pourquoi d'ailleurs, comme le précise Singh, « *la carrière politique en terre coloniale est courte et se termine brutalement* » (Naipaul, 1967 : 11).

Même la carrière politique de Singh n'échappe pas à ce schéma habituel. Les dirigeants se succèdent rapidement et sombrent très vite dans l'oubli. Mais succession ne signifie pas pour autant changement et progrès. Il n'y a que les dirigeants qui changent, l'impuissance, elle, reste la même. L'impuissance politique semble ainsi se transmettre de succession en succession, de génération en génération à la périphérie.

Ainsi, dans cette société fragmentée, « *sans lien entre l'homme et le paysage, une société qui n'est pas tenue ensemble par des intérêts communs* » (Naipaul, Id. : 273), il n'existe pas de source interne du pouvoir. Cette absence de pouvoir interne fait que les politiciens sont dès le départ voués à l'échec. Comme l'explique Singh, quand les hommes politiques terminent leur carrière ou plutôt échouent dans leurs fonctions, ils perdent souvent tout, car à la périphérie, la politique est un engagement irréversible : « *Nos sociétés transitoires ou de fortune ne nous assurent aucune protection. Nous n'avons pas d'universités ou d'organismes municipaux prêts à nous abriter, nous absorber après le feu de la bataille. Pour ceux qui perdent, et tout le monde finit par perdre, il n'existe qu'une issue : la fuite.* » (Id. : 11)

De ce fait, Singh qui s'est engagé dans la politique afin d'accéder enfin au pouvoir finit par tout perdre et n'a qu'une solution : fuir vers le centre pour y vivre en reclus. Sans le vouloir, Singh a suivi les traces de son père, qui à la fin de sa vie vivait en reclus dans une forêt après avoir créé un mouvement populaire qui fut aussi un échec. Ainsi, aucune génération n'échappe à cette impuissance 'héréditaire' qui caractérise la périphérie.

Il est significatif que le politicien 'périphérique' déchu trouve refuge dans ce même centre qui a engendré cette impuissance et ce désordre à la périphérie. Ce qui souligne une puissante dépendance vis-à-vis du centre que la périphérie a du mal à refuser...

## **DEPENDANCE ET IRREALITE**

Sans pouvoir ni ordre, la périphérie est donc condamnée à être dépendante du centre à tous les niveaux. C'est le modèle londonien qui dicte sa réalité à Isabella. Cette dépendance et l'autorité des valeurs importées privent la société de toute pertinence et de réalité : tout semble être superficiel, provisoire et sans histoire.

La dépendance, telle que décrite par Naipaul dans *Les hommes de paille*, est d'abord politique et économique. Quand le parti indépendantiste de Singh arrive au pouvoir, ses membres font peu de choses qui soient vraiment indépendantes du centre – c'est-à-dire qu'ils ont du mal à avancer sans l'aide ou les conseils du centre car, ils n'ont pas l'habitude d'être indépendants. L'indépendance est un vrai dilemme à la périphérie. Ceux-là même qui veulent la libération de la périphérie ont une attitude ambivalente envers le centre. Car, comme le dit Elleke Boehmer (1995 : 168), étant donné leur expérience d'auto-dénigrement sous l'Empire, par quelles façons les opposants autochtones au règne anglais devaient-ils répondre et surtout comment pouvaient-ils articuler leur refus et en même temps exprimer leur identité ? : « (...) *Si le colonisé trouvait l'homme blanc confortablement assis sur une chaise dans sa propre maison, comment était-il censé le faire partir ? En renversant la chaise (de quelqu'un qui est matériellement plus puissant que lui), en quittant la maison (et ainsi laissant tomber la lutte), ou en s'asseyant à côté de l'homme blanc et discuter (dans un acte de compromission) ?* »

Ainsi, même s'ils souhaitent se débarrasser des Anglais expatriés qui monopolisent les postes administratifs de la fonction publique, Singh et les membres de son parti sont incapables de le faire. D'une part, les dédommagements coûteront trop chers ; et d'autre part, les politiciens de la périphérie ne sont pas en position de rompre les accords avec Londres. Car, comment rompre les accords avec Londres qui subventionne aux termes d'un plan généreux de coopération un certain nombre de leurs techniciens supérieurs en matière d'exploitation forestière et d'agriculture – deux domaines primordiaux de l'économie d'Isabella ?

Ils sont pris au piège malgré eux et l'indépendance à la périphérie semble être aussi futile et éphémère que leur pouvoir. Elle représente, selon Ngugi, « *seulement un changement de l'arrangement économique et politique colonial* » (Boehmer, Id. : 237) et non pas une libération de la sphère d'influence du centre. Plus ils luttent pour l'indépendance et plus ils se renferment dans un système de dépendance vis-à-vis du centre. Comme l'explique par ailleurs Elleke Boehmer : « *les idéaux nationalistes que les colonisés utilisent pour clamer leur indépendance ont été souvent premièrement reçus sous des formes communiquées par l'Europe.* » (Id. : 169)

Le détachement du centre devient d'autant plus difficile pour la périphérie que le concept même du progrès ou de la modernité est emprunté au centre. Ceci confirme la remarque de Ashis Nandy à propos du fait que l'Occident ou l'influence occidentale, « *est partout, aussi bien à l'intérieur de l'Occident qu'à l'extérieur : dans les structures et dans les pensées.* » (Ibid.). Ce qui ne laisse pas beaucoup d'alternatives et surtout très peu de possibilités pour une réelle indépendance à la périphérie.

Mais cette dépendance vis-à-vis du centre est quelque fois volontaire : c'est-à-dire que des nombreux politiciens/ministres sont eux-mêmes réticents à donner un caractère plus national à leur administration et se méfient de plus en plus des autochtones : « *Dans l'ambiance de dissimulation de [leur] jeu de pouvoir, certains [préfèrent] avoir à leur service des gens qui ne [représentent] pas une menace pour eux, qui, une fois achevé leur contrat, [repartiront] chez eux.* » (Naipaul, 1967 : 278). Ces mêmes personnes qui prônaient la nationalisation, semblent avoir oublié leurs promesses une fois arrivées au pouvoir et perpétuent

inconsciemment ou volontairement cette dépendance. Ainsi, à Isabella, ils finissent même par accepter avec reconnaissance des nouvelles offres d'aide technique et d'experts de Londres, de sorte qu'il y a finalement plus d'expatriés qu'avant. La seule révolution que les ministres semblent avoir faite, selon le narrateur, c'est de montrer le spectre de l'homme noir servi par le blanc. Ainsi se résume pour eux l'indépendance.

La dépendance ne s'arrête pas à 'l'importation' des Anglais et de leur savoir-faire. Il y a aussi l'importation des produits à usage quotidien. Cette importation empêche la périphérie de fabriquer ses propres produits ou même si elle arrive à en produire, il lui est difficile de faire de la concurrence. Comme le résume Singh : « *l'industrialisation, dans un territoire comme le nôtre, semble être confinée au remplissage de tubes et de boîtes importées, à l'aide de diverses substances également importées. Dès que nous nous risquons plus loin, nous nous exposons à des ennuis* » (Id. : 286)

Ainsi, l'industrialisation à la périphérie ne rime pas avec progrès. La périphérie est cantonnée dans un rôle secondaire et son développement semble être compromis d'avance, car contrôlé par le centre.

Tout semble être influencé par le centre mais aussi, se décider au centre. D'ailleurs la décision du centre est toujours la bonne et n'est jamais contestée. Par exemple, lorsque Singh est envoyé par son parti négocier avec l'Angleterre une éventuelle nationalisation des mines de bauxite, le ministre anglais qu'il rencontre « *[brosse] un tableau si frappant des conséquences qu'aurait toute action inconsidérée du gouvernement isabellien* » (Id. : 297-8) que Singh renonce immédiatement à sa revendication. Le ministre a en quelque sorte imposé sa réalité, en faisant passer les éventuelles repréailles de la métropole comme des conséquences mécaniques de la nationalisation et non comme le produit de la volonté anglaise, et en réduisant la décision politique isabellienne à une action inconsidérée. Ainsi, comme souligne très justement Jean-Paul Engélibert (2000 : 199), « *le réel est à Londres et il suffit à Londres de l'affirmer pour s'affirmer : un mot du ministre anglais est un diktat qui sépare ce qui est réel de ce qui ne l'est pas.* »

La périphérie est donc irréaliste par opposition au centre réel. Cette irréalité est une des conséquences directes de cette dépendance envers le centre qui ne laisse pas d'autres alternatives que de copier le réel.

Cette irréalité de la périphérie est un constat qui est repérable et omniprésent dans toute situation particulière. Ainsi les riches Isabelliens qui reçoivent un visiteur européen se plaignent auprès de lui de « *l'étroitesse de la vie insulaire, [du] manque de conversations intelligentes ou de fréquentations acceptables, [de] l'impossibilité d'aller au théâtre ou d'entendre un bon concert symphonique* » (Naipaul, 1967 : 89), comme s'ils devaient s'excuser par là d'un manque avant que le visiteur lui-même ne fasse la remarque. Mais ils révèlent par là qu'ils conçoivent eux-mêmes la culture insulaire comme une culture négative, incomplète ou encore une pale copie de la vraie culture. Car, dire qu'il n'y a pas de possibilité d'aller au théâtre ou d'entendre des bons concerts symphoniques signifie qu'en Europe il y en a. De plus, dire qu'on souffre de cette absence de culture, manifeste une éducation européenne qui distingue celui qui la possède du commun des indigènes. Ainsi, la périphérie « *ne se conçoit que comme le revers de la métropole : le vide qui ne se pense qu'opposé au plein.* » (Engélibert, 2000 : 197).

Mais cette irréalité n'est pas seulement imputable à ces valeurs importées qui effacent toutes les autres valeurs autochtones que la périphérie peut avoir. C'est une irréalité qui est présente dans la végétation même de l'île. C'est-à-dire, comme Browne l'explique à Singh, l'aspect tropical même de l'île est quelque chose d'élaboré (Naipaul, 1967 : 194). L'histoire, c'est-à-dire, les traces de la colonisation, est présente dans la moindre végétation, même dans celle qui leur paraît la plus naturelle et caractéristique de l'île. Ceci peut être expliqué par ce que Bill Ashcroft et al. (1998 : 183) ont appelé, l'impérialisme écologique, qui était pratiqué par les colonisateurs dans les colonies et qui a contribué à modifier à tout jamais la faune, la flore et l'aspect physique même des territoires colonisés, notamment en important des espèces étrangères et en détruisant des espèces indigènes, portant ainsi un coup décisif à l'écosystème. Cette modification 'écologique' est donc une preuve de plus du pouvoir de la culture impériale dominante et de l'emprise qu'elle exerce sur la périphérie. Ainsi, selon les termes de Barrau, « *tout se passa comme si les colonisateurs avaient voulu substituer aux composantes des biocénoses locales, des exotiques introduites par leurs soins, afin de constituer un environnement nouveau, à leur convenance et à leur merci.* »<sup>57</sup>

Cet environnement fabriqué pièce par pièce renforce donc le caractère irréel de l'île et confirme leur dépendance vis-à-vis du centre qui a réduit même la végétation de l'île à leur merci. Par conséquent, il n'est pas surprenant que ce soient les touristes occidentaux qui semblent voir ce que les insulaires ne voient pas et viennent ainsi modifier le regard de ces derniers sur leurs propres fleurs : « (...) *nos fleurs, dont les couleurs nous apparaissaient comme si c'était pour la première fois sur les cartes postales qu'on commençait à vendre dans nos boutiques. La guerre nous amenait des visiteurs, qui regardaient mieux que nous ; nous apprîmes à voir avec eux, et nous ne voyions plus qu'à la manière des visiteurs.* » (Naipaul, 1967 : 194)

Il semblerait donc que ce n'est pas seulement la végétation qui a été fabriquée et influencée par le centre, mais aussi le regard des autochtones sur leur propre environnement. Le regard exogène des touristes tout comme l'image sur les cartes postales, semblent avoir plus de réalité que le regard indigène et les fleurs elles-mêmes. De ce fait, il n'est pas étonnant que Singh ait de plus en plus l'impression d'être sur un sol étranger, de marcher dans un « jardin infernal » dans cette île dont le paysage « *[est] aussi aménagé que celui de n'importe quel grand parc en France ou en Angleterre.* » (Naipaul, id. : 194)

Ainsi, la périphérie dépendante semble être une copie du centre. Mais elle est plutôt une pale copie du centre car privée de réalité. Pour pallier ce manque, les personnages 'périphériques' s'efforcent d'imiter le modèle londonien et s'aliènent inconsciemment de leur propre culture. Une aliénation renforcée notamment par l'éducation anglaise imposée à la périphérie et qui oblige les insulaires à considérer leur propre pays comme étant exotique...

## Rupture avec le lieu

Un des effets le plus dévastateur de la colonisation a été l'aliénation physique mais aussi psychologique expérimentée par les peuples colonisés. Le lien entre l'homme et la terre qu'il foule a été à jamais détruit à la périphérie par la puissance colonisatrice. L'éducation anglaise d'une part, et cette première rupture avec le lieu d'origine (la terre ancestrale) d'autre part,

---

<sup>57</sup> Jacques Barrau, cité par Julie Lirus-Galap, *Les Indes antillaises*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.19

provoque chez le colonisé un sentiment permanent d'être en rupture avec le lieu où il vit, d'être en exil dans son propre pays...

## UNE ECOLE ALIENANTE

L'éducation anglaise introduite dans les écoles de la périphérie est un puissant facteur d'aliénation pour les autochtones et confirme le pouvoir hégémonique de la culture impériale dominante. Dans beaucoup de cas, même après l'indépendance, l'influence occidentale en matière d'éducation a subsisté. Dans *Les hommes de paille*, Naipaul montre comment l'école peut être aliénante car elle représente d'emblée un univers privé et privilégié, coupé du reste de l'île et où est offerte une éducation anglaise qui est en complète rupture avec le lieu.

Une des premières leçons scolaires dont se souvient Singh concerne le couronnement du Roi d'Angleterre et le poids de sa couronne – une couronne si lourde que le Roi n'a pu la porter que durant quelques secondes d'affilée. Une leçon qui a toute sa raison d'être dans cette école appelée *Isabella Imperial College*. Dès sa première leçon, le narrateur est donc familiarisé avec le pouvoir hégémonique du centre représenté par le Roi et sa couronne et apprend du même coup que l'unique pouvoir et ordre se trouve au centre. La périphérie quant à elle n'a ni Roi ni couronne ni pouvoir. Cette leçon provoque chez lui le sentiment que « *naître dans une île comme Isabella, obscure transplantation au sein du Nouveau Monde, barbare et de seconde main, c'[est] naître au désordre* » (Naipaul, Id. : 155) et que « *la première condition du bonheur est d'avoir vu le jour dans une ville célèbre.* » (Ibid.)

En effet, cette première leçon à propos du pouvoir de la culture impériale conditionne déjà les élèves à voir leur propre pays (Isabella) comme étant inférieur, irréel et désordonné et leur donne l'impression qu'ils sont coupés du monde réel (Londres). La rupture avec le lieu commence dès l'instant où les élèves adhèrent totalement à tout ce qui est dit à propos de leur pays et d'eux-mêmes dans les manuels scolaires anglais ou par les professeurs anglais.

Cette rupture est aussi visible quand, par exemple, Singh ne comprend pas pourquoi le professeur leur demande d'écrire une lettre à un éventuel employeur afin de solliciter un travail lorsqu'ils quitteront l'école, alors qu'ils n'ont que neuf ou dix ans. Même si le professeur leur donne la première phrase au tableau et deux autres qu'ils peuvent copier, Singh est totalement confus contrairement aux autres garçons de la classe. Voici une partie de la lettre qu'il écrit: « (...) *Je suis élève de septième au Collège de garçons d'Isabella où j'étudie l'anglais, l'arithmétique, la lecture, l'orthographe et la géographie. (...) La classe s'arrête à trois heures et il faut que je sois à la maison à quatre heures et demie. Je crois que je pourrais arriver au travail à trois heures et demie mais je serai obligé de partir à quatre heures. J'ai neuf ans et sept mois...* » (Naipaul, id. : 121)

Si cette lettre traduit la naïveté de Singh, elle montre aussi toute la confusion qu'un tel exercice peut entraîner chez un garçon de neuf ans et surtout l'absurdité même d'un tel exercice. Même si cette lettre peut sembler banale au premier coup d'œil, elle exprime cependant une réalité bien plus profonde. C'est-à-dire que, si la lettre de Singh est ridiculisée par le professeur et toute la classe, c'est parce que Singh n'a pas suivi le 'modèle' (il a rajouté ses propres phrases), contrairement aux autres élèves qui sont 'des vrais modèles' (ils ont copié des phrases ou formules toutes faites). D'ailleurs, Singh ne comprend pas comment les autres ont compris ce que le maître a demandé et surtout où ils ont appris « les manières du monde et de l'école », qui apparemment ne font pas partie de la périphérie.

Cette rupture qu'éprouve Singh par rapport à ce qu'on lui demande de faire dans cette école 'anglaise' n'est pas anodine. Elle montre qu'il y a une différence entre un garçon de la périphérie et un autre du centre. Cette éducation que Singh reçoit n'a pas été conçue pour les élèves de la périphérie, mais plutôt pour ceux du centre. Si effectivement un londonien de dix ans peut comprendre qu'on lui demande d'écrire à son futur employeur, ce n'est pas le cas à la périphérie. Il est impossible pour Singh et peut-être pour d'autres élèves de la périphérie, de se projeter dans l'avenir. Ceci est peut-être une des conséquences de cet état d'impuissance et de ce système de dépendance qui existe à la périphérie. Les enfants de la périphérie ne semblent pas pouvoir se projeter en adulte. Ce qui souligne une fois de plus le rôle d'adulte, de parent, qui est réservé au centre colonisateur et celui de l'enfant qui est destiné à la périphérie colonisée.

Donc, dans cette école, tout le monde doit suivre le modèle pré-établi et surtout aucune place n'est faite à l'innovation et à la différence. Le travail des élèves consiste à copier ou à imiter, car les phrases du professeur ou les phrases trouvées dans des manuels anglais sont plus 'réelles', 'authentiques' que celles qu'ils inventent à la périphérie. En d'autres termes, le centre est donc le détenteur de la langue 'originelle' et donc de l'ordre ; alors que la périphérie, elle, utilise les variantes, les 'contours' de la langue et reste donc un symbole du désordre (Bill Ashcroft et *al*, 1989 : 89). Ce qui explique pourquoi les élèves copient le 'réel' ou du moins ce qu'on leur a appris à considérer comme réel.

Nous pouvons trouver des exemples similaires dans *A house for Mr. Biswas* où les personnages 'périphériques' se livrent à cet exercice de copiage ou encore, à des exercices dont ils ne comprennent pas l'intérêt mais qu'ils font quand même. C'est le cas de Mr. Biswas lui-même qui suit des cours par correspondance avec le « Ideal School of Journalism » situé à Londres et à qui on demande d'écrire des articles sur des sujets qui n'ont rien à voir avec la Trinidad, comme par exemple un article sur les saisons anglaises. Mais malgré tout le mal qu'il éprouve à écrire sur « l'automne » qu'il n'a probablement jamais connu, il finit quand même par le faire et écrit un article sur l'automne où il parle des Trinidadiens en train de couper le bois joyeusement pour l'hiver prochain.

Cet exemple de Mr. Biswas qui écrit sur l'automne à la Trinidad est caractéristique de cette rupture entre l'enseignement qu'il reçoit et le lieu où il vit et écrit ses articles – ce qui est aussi le cas pour les élèves du *Isabella Imperial College* dans *Les hommes de paille*. Mais cette rupture en souligne une autre : celle qui existe entre la langue importée et le lieu où elle est utilisée. Cette langue (l'anglais) ne peut que décrire une réalité qui n'est pas propre à la périphérie. Même si Mr. Biswas utilise l'anglais pour cet article, il n'empêche qu'il y a une rupture entre le lieu 'vécu', 'expérimenté' (c'est-à-dire la périphérie telle qu'elle est réellement) et les descriptions que la langue en donne (l'automne à la Trinidad).

Ainsi, cette éducation anglaise leur demande constamment de se projeter dans un autre monde et d'oublier celui dans lequel ils vivent vraiment. Ce qui renforce le sentiment que le réel est ailleurs et que leur pays n'est qu'une imitation, une pale copie du réel. De ce fait, quand leur professeur évoque avec eux l'embouteillage à Liège (Belgique) ou encore les pentes neigeuses des Laurentides (Canada), ils ont la confirmation que le monde réel et pur se trouve là-bas et leur sentiment d'infériorité s'accroît : « *Quant à nous, dans notre île, qui manipulons des livres imprimés dans ce monde-là et consommons ses marchandises, on nous avait abandonnés, oubliés. Nous faisons semblant d'être réels, d'apprendre, de nous*

*préparer à affronter l'existence, nous les imitateurs du Nouveau Monde... » (Naipaul, 1967 :193)*

Ainsi, ils n'ont pas un accès direct à la réalité ; ils ne l'ont qu'à travers les livres. Ce qui souligne l'irréalité de la périphérie et le recours des élèves ou des habitants à l'imitation. Cette imitation du réel est omniprésente à la périphérie, mais plus particulièrement à l'école où tout ce qu'ils font est influencé par le modèle du centre. Ainsi, même pour un concours de slogans pour une marque de rhum qui est un produit de la périphérie, les élèves jugent bon de l'illustrer avec l'image d'une réception mondaine dans un pays du Nord et où ils se posent en hôtes métropolitains (Id., 177).

Cependant, cette imitation au lieu de les rapprocher du réel, les en éloigne. Car imiter ne signifie pas vraiment être pareil ; il y a une coupure entre la réalité et l'imitation. Mais cette imitation ne les coupe pas seulement du monde 'réel' (le centre) ; elle les coupe aussi de leur monde actuel (la périphérie).

L'école que Singh et ses amis fréquentent est donc un univers clos et est en rupture avec la société dans laquelle ils vivent. L'éducation qu'ils y reçoivent fait qu'ils sont amenés à voir leur propre société comme quelque chose d'étranger à eux. Ils ont fait de leur île tout entière un gros secret. Leur aliénation est si profonde que tout ce qui touche à la vie quotidienne les fait rire dès qu'ils y font allusion en classe : le nom d'une boutique, le nom d'une rue, le nom des petites choses à manger qu'ils achètent au coin des trottoirs. Mais ce rire est de leur part une sorte de reniement des choses auxquelles ils vont retourner dès la sortie de l'école : « *Le reniement du paysage et des gens que nous voyions devant les portes et fenêtres ouvertes, nous qui apportions des pommes au maître et racontions dans nos rédactions des visites à des fermes tempérées. Qu'il s'agît de disséquer une fleur d'hibiscus ou de réciter le nom des oiseaux de l'île, l'école restait un univers privé.* » (Id. : 125)

Ils renient donc leur paysage immédiat au profit d'un autre paysage qu'ils croient être le leur. Ils sont décalés par rapport à la réalité car d'abord il n'y a pas de pommes à Isabella (comme le précise Singh lui-même dans un autre passage) – ce sont certainement des oranges ; ensuite, ils racontent des visites à des fermes tempérées qu'ils n'ont jamais réellement connues. Mais peut-être qu'ils ont l'impression de mieux connaître les fermes tempérées de l'Angleterre que leur propre pays. Ainsi, comme le souligne Bill Ashcroft et al, (1998 : 95), quand la langue anglaise et les concepts qu'elle signifiait dans la culture impériale ont été introduits dans les colonies, notamment à travers l'éducation anglaise, l'exotisme (ou le caractère exotique) qu'elle attribuait généralement à ces lieux ou à ces gens ne changea pas. Ce qui fait que : « *les élèves dans, par exemple, les Caraïbes ou le nord du Queensland, pourraient percevoir et décrire leur propre végétation comme étant « exotique », au lieu des arbres comme le chêne ou l'if qui sont naturalisés pour eux comme des arbres domestiques par les textes anglais qu'ils lisent.* »

Même à l'extérieur de l'école, ils ont toujours l'impression d'être dans leur 'univers privé' et parcourent les rues de leur propre capitale comme des touristes irrespectueux, « *aux yeux de qui tout ce qui est familier à l'habitant [paraissent] pittoresque et objet de divertissement : une bribe de conversation, le cri d'un marchand, une charrette à âne.* » (Naipaul, 1967 : 127)

Ce qui est beaucoup plus troublant ce sont les réactions qu'ils provoquent sur leur passage. Ils ne sont pas les seuls à se voir et à se prendre pour des touristes ; les habitants de la ville (« *les*

*spectateurs, les autochtones, le commun* » ) (Ibid.) aussi les voient comme des ‘étrangers’ et surtout comme des êtres supérieurs car ils fréquentent le *Isabella Imperial College*.

Mais cette aliénation va beaucoup plus loin encore. Ils ne renient pas seulement le paysage ou tout ce qui touche au quotidien ; ils renient aussi leurs parents, à l’instar de Hok qui, lorsqu’il croise sa mère lors d’une sortie avec l’école en ville, fait semblant de ne pas l’avoir vue. Mais lorsqu’il est obligé par le professeur d’aller dire bonjour à sa mère, il devient rouge de honte, car désormais l’école tout entière sait que sa mère est noire et d’origine modeste. Mais le pire pour Hok n’est pas la honte mais plutôt le fait de se sentir « *expulsé de ce royaume privé, fantasmatique, où il menait sa vraie vie* » (Id. : 128), c’est-à-dire, l’école et les livres. Ainsi, il y a un décalage énorme entre la vraie vie de Hok et les fictions que son éducation le pousse à lire.

Mais Hok n’est pas le seul à avoir honte de ses parents. Singh aussi a honte de son père ‘impuissant’ et fait tout pour cacher sa parenté avec lui. Il préfère raconter qu’il est le petit-fils du millionnaire qui possède les Bella Bella Bottling Works. Cependant, ce reniement va prendre une autre tournure pour Singh. Se sentant inférieur par rapport aux autres garçons de l’école, notamment par rapport à Deschampneufs (d’origine française), et sous l’influence de cette école ‘anglaise’, Singh décide de se donner une certaine aura en changeant son nom. Ainsi de son vrai nom (d’origine indienne) Ranjit Kripalsingh, il va se métamorphoser en Ralph Ranjit Kripal Singh. Il a voulu faire comme Deschampneufs qui, lui, a cinq prénoms devant son nom de famille, « *tous français, tous brefs, tous ordinaires mais [qui] réussit miraculeusement à suggérer l’extraordinaire.* » (Id. : 123)

Désormais, à l’école tout le monde l’appelle Ralph Singh. Ce changement de nom rappelle aussi celui effectué par le protagoniste de *The Mystic Masseur* (1957) qui passe de Ganesh Ramsumir à G. Ramsay Muir – un changement qui est aussi dû à sa fréquentation scolaire qui le rend honteux de ses origines indiennes et rurales.

Ce changement de nom est en effet très significatif, surtout dans le cas de Singh. D’abord, Singh s’est rajouté un nouveau prénom, Ralph, probablement un prénom anglais. Ceci n’est pas anodin, car l’adoption de ce prénom témoigne d’une part d’une influence anglaise aliénante ; et d’autre part, cette adoption est presque légitime pour ce garçon qui a toujours eu une éducation anglaise qui lui a fait croire qu’il est Anglais. Ensuite, il a séparé son patronyme en deux : Kripal et Singh. Cette coupure est aussi très significative dans la mesure où elle ne fait que rétablir une séparation antérieure. C’est-à-dire que, le grand-père paternel de Singh s’appelait en réalité Kripal (prénom) Singh (nom). Mais en arrivant à Isabella, le père de Singh, pour faciliter l’identification administrative, choisit pour patronyme Kripalsingh, sous lequel d’ailleurs il déclare ses enfants. Par conséquent, le rétablissement de cette séparation antérieure signifie une double coupure : Singh coupe ainsi les liens avec son passé proche (l’île d’Isabella) et aussi avec son père (dont il a honte) au profit d’un passé ancestral lointain, mythique (l’Inde). Nous pouvons aussi déduire que le père de Singh s’est lui-même coupé de son passé (en adoptant un patronyme simplifié) pour pouvoir survivre, s’adapter et peut-être se forger une nouvelle identité dans ce nouveau monde. Mais son fils refuse cette identité nouvelle et tente de renouer avec son passé ancestral. D’ailleurs Singh avoue à maintes reprises qu’il vit en imagination loin de tout le monde, loin de cette île sur les rives de laquelle son père et lui ont fait naufrage.

Ainsi ce sentiment de rupture avec le lieu n'est pas seulement une conséquence de l'éducation anglaise, mais aussi, à cause de cette première rupture avec le lieu d'origine, avec le pays des ancêtres qui donne à Singh l'impression constante d'être 'déplacé'...

## RUPTURE AVEC LES ORIGINES

La rupture avec les origines est le lot commun de presque tous les habitants d'Isabella, car la plupart d'entre eux ont été séparés du pays de leurs ancêtres à travers la migration forcée. Le peuple de cette île a été en quelque sorte façonné suivant les pulsions, les rêves et les fantasmes des colonisateurs, « *un façonnage qui n'avait nullement comme objectif de recréer, pour les peuples transplantés, un environnement familial.* » (Toumson, 1994 : 18)

Tout comme ils avaient importé des plantes étrangères après avoir détruits les plantes indigènes, ils ont aussi importé des fractions de peuples venues d'autres continents pour remplacer les populations autochtones qui ont été génocidées (Id. : 19). Ainsi, naît ce sentiment de double exil chez ces peuples déplacés : un exil réel du fait de ce déplacement, de cette aliénation physique ; et un exil intérieur qui, comme le dit Elie Stephenson cité par Françoise Simasotchi-Brones (1999 : 84), vient du « *sentiment d'appartenance à une terre que l'on ne possède pas.* »

Naipaul analyse cette rupture et ce déplacement plus particulièrement à travers le cas des Indiens déplacés comme par exemple Singh et sa famille. D'ailleurs l'expérience de Singh se rapproche beaucoup de celle de Naipaul lui-même qui est aussi un Indien né dans les Caraïbes et dont les ancêtres ont été séparés de leur terre d'origine.

En effet, il semblerait que ce premier déplacement a ouvert une brèche qui ne sera jamais comblée. Comme le souligne Michael Gorra (1997 : 70), les personnages indiens que Naipaul met en scène dans *Les hommes de paille*, dans *A house for Mr .Biswas*, ou encore dans *The Mystic Masseur...*, sont « *des personnages qui ont les valeurs d'une terre, mais doivent vivre sur une autre, aliénés de leurs origines, dans un monde encore plus instable de cultures conflictuelles et interpénétrantes. Ils ne s'en remettent peut-être jamais.* »

Ces personnages sont ainsi constamment hantés par ce passé, à l'instar de Singh qui rêve souvent de ses ancêtres, les Aryens d'Asie centrale, et qui sent au fond de lui qu'il n'appartient pas à cette île où il vit actuellement. Il en va de même pour le grand-père de Naipaul qui, selon Naipaul, n'a jamais vraiment quitté l'Inde (Renouard, 1996 : 188), c'est-à-dire qu'elle est demeurée omniprésente dans ses pensées. Ainsi, Naipaul a toujours été lié au pays de ses ancêtres, mais d'une façon très fragile et superficielle : « *C'était le pays d'origine de mon grand-père, un pays jamais physiquement décrit et donc, jamais réel, un pays dans le vide au-delà du point qu'est la Trinidad (...). C'était un pays suspendu dans le temps.* » (Naipaul, *An Area of Darkness*, 1964)

C'est aussi le sentiment de Singh qui perçoit le pays de ses ancêtres comme un lieu presque irréel, magique, mythique et hors d'atteinte. Même si cette Inde est imaginaire et qu'il n'y a accès que dans son imagination et ses rêves, ce pays demeure dans sa mémoire comme une référence suprême qui lui donne un sentiment d'appartenance ainsi qu'à Naipaul lui-même.

Tout comme le grand-père de Naipaul, la belle-mère de Mr. Biswas aussi n'a jamais vraiment quitté l'Inde et continue de penser que seule l'Inde est permanente et réelle. En d'autres mots,

pour elle, la Trinidad n'est qu'un interlude, « *temporaire et pas vraiment réel* » (*A house for Mr. Biswas*, 1961 : 147). Même Mr. Biswas finit par croire que la Trinidad n'est qu'un arrangement temporaire. En effet, tous ces personnages 'déplacés' ont du mal à admettre qu'ils ne retourneront jamais en Inde et que la rupture a été définitive. Ils gardent toujours un espoir de retour. Déjà exilés de la terre ancestrale, ils s'exilent aussi du lieu actuel où ils vivent, le considérant comme un lieu irréel, sans importance qu'ils quitteront un jour ou un autre. « *Mais le voyage a été final* », dit Naipaul. « *Nous, qui sommes venus après, nous ne pouvons pas nier la Trinidad* », écrit-il à propos de sa génération dans *An area of darkness* (1964 : 31-3). La traversée a donc été définitive, sans possibilité de retour et de retrouver ce passé perdu. C'est ce dont Singh se rend compte en pensant à son père : « *Il me [vient] l'impression que mon père s'[est] trouvé, comme il arrive dans les contes, naufragé sur le rivage de l'île, et que tout espoir de sauvetage s' [est] évanoui à mesure que les années [ont] passé.* » (Naipaul, 1967 : 117)

Mais malgré ses tentatives pour oublier cette condition de 'naufragé' et pour essayer de s'adapter au nouveau monde, le père de Singh reste néanmoins une personne marginale, qui finit par s'exiler dans la forêt, lieu de prédilection de ses ancêtres Aryens.

Cependant, cette incapacité de s'adapter n'est pas due au seul fait qu'au fond d'eux ces indiens 'déplacés' gardent toujours l'espoir d'un retour à leur pays réel. En effet, les Indiens, dès leur arrivée dans les Caraïbes, ont été considérés comme des intrus, notamment par les Noirs qu'ils étaient censés remplacer dans les plantations. Cet antagonisme a été généré en quelque sorte par l'oligarchie blanche qui, pour mieux contrôler la résistance des hommes de couleur qu'elle craignait, « *utilisa la politique qui consiste à diviser pour régner : elle opposa les groupes ethniques l'un contre l'autre, pour que, par leurs affrontements, ils se neutralisent mutuellement.* » (Toumson, 1994 : 110)

Ainsi, l'Indien, le troisième arrivé dans la colonie, a été méprisé et tenu à l'écart par les Noirs qui voyaient en lui un ennemi qui venait compromettre toutes leurs revendications auprès des Blancs. Et aux yeux de ces derniers, l'Indien n'était rien d'autre qu'un colonisé de plus. Synonyme d'un double déni et rejet, l'Indien a eu du mal à s'adapter à ce monde où il était constamment marginalisé et pris pour bouc émissaire. Ce qui explique d'ailleurs pourquoi Singh est remis en cause et exclu du parti politique dont il était membre (le seul Indien du parti politique composé majoritairement de Noirs) dès que les choses commencèrent à se gâter.

Ainsi, les Indiens, représentés ici par Singh, semblent souffrir de plusieurs sortes de rupture : rupture avec la terre ancestrale ; rupture avec le lieu où ils vivent parce que constamment hantés par l'espoir d'un retour éventuel à la terre ancestrale ; rupture avec les autres à cause de l'exclusion et de la marginalisation dont ils sont victimes. Mais cette rupture ne s'arrête pas là. Plus que l'hostilité des autres communautés à leur égard, c'est cette terre elle-même qui leur est hostile et les exclut. En effet, ce lieu choisi pour eux par les colonisateurs est un lieu qu'ils n'arrivent pas à posséder, à s'approprier et où ils n'arrivent pas à s'enraciner. Il n'y a aucun lien entre eux et ce lieu façonné et contrôlé par les colons. C'est un lieu dont les racines, l'identité profonde ont été détruites.

C'est pourquoi Singh a souvent l'impression d'être sur un sol étranger, d'avoir fait naufrage, d'être déplacé ou encore d'être né pour d'autres paysages. Ce sentiment de rupture avec le lieu va cependant prendre une autre tournure pour Singh. Coupé du monde réel (Londres), du pays de ses ancêtres (l'Inde) et du pays où il vit (Isabella), Singh va perpétuer ce cycle de

rupture en s'isolant des autres. C'est-à-dire que, tourmenté par ce profond sentiment de rupture et cette absence de sentiment d'appartenance, Singh veut rompre définitivement tous les liens avec la périphérie. Il commence d'abord par simplifier ses relations, à les éliminer petit à petit pour mieux préparer sa rupture définitive, c'est-à-dire son départ pour le centre où il compte rester pour toujours. En rompant ses relations avec les autres et en se réservant pour cette « vie réelle » qui l'attend ailleurs (au centre), il rend tout, dans son environnement, immédiat temporaire et sans importance.

Ainsi, ce sentiment de rupture que Singh éprouve entre la terre qu'il foule et lui-même, le conduit à rompre définitivement avec ce lieu où il est arrivé par erreur et où il ne peut pas s'enraciner. Un nouveau départ, une nouvelle fracture, qui n'est pas sans rappeler celle vécue par ses ancêtres lors de cette première traversée...

## Conclusion

Naipaul, pour qui, il est impossible pour la « périphérie » d'échapper au désordre et au dérèglement causé par la colonisation, nous offre ici une vision extrême de la « périphérie » – où prédomine ce sentiment d'être inférieur, d'être de seconde main et que l'évolution dépend entièrement et uniquement du centre. C'est une vision qui trahit peut-être un certain pessimisme mais qui n'est cependant pas totalement fausse.

Ce roman, publié en 1967, reste quand même extraordinairement d'actualité. Même s'il évoque la période suivant les indépendances dans les colonies, on a l'impression qu'il y a des choses qui n'ont pas réellement changé depuis dans « les pays du Sud » (ou ex-colonies) ou dans la relation entre le « Nord » et le « Sud ». On a toujours l'impression, en ce qui concerne « les pays du Sud », qu'on est toujours en train de vivre la période d'après les indépendances, la post-indépendance, ou encore la période post-coloniale. « Les pays du Sud » sont toujours en voie de développement – un développement grandement dépendant du Nord – et pourtant, ils sont « indépendants » depuis une cinquantaine d'années environ.

Le « centre » a peut-être changé de visage et les « acteurs » de ce monde appelé maintenant « global » ont peut-être aussi changé, notamment avec l'immigration de masse (du « Sud » vers le « Nord » entre autres), mais il reste néanmoins que le « progrès » semble être toujours représenté par le Nord...

Il semblerait donc, que les vieilles dominations se perpétuent mais sous d'autres formes et appellations, qui véhiculent, du moins en surface, des valeurs plus nobles...

**Priscilla R. Appama**

## BIBLIOGRAPHIE

Ashcroft, B., Griffiths, G. & Tiffin, H., *Key concepts in postcolonial studies*, London, Routledge, 1998.

Ashcroft, B., Griffiths, G. & Tiffin, H., *The empire writes back*, London, Routledge, 1989.

- Barrau, Jacques cité par Lirus-Galap, Julie, *Les Indes antillaises*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- Boehmer, Elleke, *Colonial and postcolonial literatures*, Oxford, Oxford University Press, 1995.
- Engélibert, Jean-Paul, « La vie déplacée. La condition urbaine postcoloniale chez V. S. Naipaul, *La ville plurielle dans la fiction antillaise anglophone*, 2000.
- Gorra, Michael, *After empire*, Chicago, Chicago University Press, 1997.
- Naipaul, V.S., *Les hommes de paille*, [1967], Paris, Christian Bourgois Editeur, 1991.
- Naipaul, V.S., *A House for Mr. Biswas*, [1961], New York, Vintage, 1983.
- Naipaul, V.S., *The Mystic Masseur*, [1957], Harmondsworth, Penguin Books, 1964.
- Naipaul, V.S., *Finding the center*, London, Penguin Books, 1984
- Naipaul, V.S., *An area of darkness* [1964], New York, Vintage, 1981.
- Renouard, Michel, « Brilliance and darkness in V.S.Naipaul's India », *Les cahiers du Sahib*, no.4, 1996.
- Singaravélou, *Les Indiens de la Caraïbe*, Paris, L'harmattan, 1987, p.25
- Stephenson, Elie cité par Simasotchi-Brones, Françoise, « Espace et roman antillais », in
- Bessière, J., Moura J.-M., *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs (Afrique, Caraïbes, Canada)*, Paris, Honoré Champion Editeur, 1999.
- Toumson, Roger, *Les Indes antillaises*, Paris, L'Harmattan, 1994.

*A suivre...*

# COLLABORATEURS

**Appama R. Priscilla** : Doctorante, Littérature Comparée, Université de Cergy-Pontoise (France). Maître de Langues, Université de Franche-Comté (France). **Sujet de recherche** : « *Etude comparative des littératures postcoloniales francophones/ anglophones de la diaspora africaine et de la diaspora indienne* ». **Publication à venir** (dans le collectif *L'Orient dans le roman de la Caraïbe*, Editions du CIDIHCA, Montréal) : « Indianité et créolité : Etude de la représentation de l'Inde dans la création de l'idéologie de la créolité ».

**Awumey Edem** : Docteur ès lettres. **A soutenu une thèse sur** « *Tierno Monénembo : écriture de l'exil et architecture du moi* » en décembre 2005 à l'Université de Cergy-Pontoise (France). Ecrivain (*Port-Mélo*, Paris, Gallimard, 2006). **Publication à venir** (dans le collectif *L'Orient dans le roman de la Caraïbe*, Editions du CIDIHCA, Montréal) : « Raphaël Confiant : l'Orient et l'exil caraïbe »

**Davies Cordova Sarah** : Associate Professor of French, Department of Foreign Languages and Literatures, Marquette University (Etats-Unis). **Domaines de recherche** : *les littératures francophones du XIXe, XX et XXI siècles qui s'adressent à la corporéité et incorporent la danse, les questions de "genre", le mouvement géographique et les va-et-vient entre la fiction, le souvenir et l'histoire.*

**Fonkoua Romuald** : Professeur, Littérature Générale et Comparée, Université Marc Bloch, Strasbourg (France). **Domaines de recherche** : Spécialiste des littératures antillaises et africaines. **A publié entre autres**, *Les champs littéraires africains* (en codirection/ouvrage collectif), Karthala, 2001 et *Essai sur une mesure du monde au XXe siècle : Edouard Glissant*, Honoré Champion, 2002.

**Koffi-Tessio Marie-Hélène** : Doctorante et Assistant in Instruction, Department of French and Italian, Princeton University (Etats-Unis). **Sujet de recherche** : « *Voyageurs français sur le continent africain* » (René Maran & André Gide). **Publication récente** : « Diaspora haïtienne ou le pays en dehors », *Présence francophone*, 2005.

**N'goran K. David** : Chercheur post-doctoral. Chaire de recherche du Canada en littérature africaine et francophonie, Université Laval du Québec (Canada). **Son projet post doctoral** porte sur « *le champ littéraire africain, essai pour une théorie* ». **A soutenu une thèse sur** « *Littératures et champ symbolique, essai pour une théorie de l'écriture actuelle en Afrique francophone* » en Avril 2005 à l'Université de Cergy-Pontoise (France).

**Rahaoui Rachid** : Doctorant en Sciences sociales à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), Paris (France). ATER en Sciences de l'éducation à l'Université de Picardie Jules Verne d'Amiens (France). **Sujet de recherche** : « *Métamorphoses d'une profession. Quête de sens, trajectoires sociales et professionnelles des cadres associatifs. Le*

*cas des associations d'immigrés*». Prépare actuellement un rapport pour le FASILD (Fonds d'action et de soutien pour l'intégration et la lutte contre les discriminations) sur les trajectoires socioprofessionnelles des migrants ou issus de l'immigration.

**Ringrose Priscilla** : Maître de conférences, Département de Français, Université de Trondheim (Norvège). Chaire de recherche en études sur la mondialisation. **Domaines de recherche** : *littératures du Maghreb, théories féministes, culture Internet*.

**Ryan Isobel** : MA en Sociologie & PhD en Littératures irlandaises, University College Cork (Irlande). A enseigné à University College Cork (Irlande), à l'Université de North London (Angleterre), à la City University (Egypte) et à la Mansoura University (Egypte). **Intérêts de recherche** : *le voyage, les écrits et théories autour des notions d'espace/de lieu et des géographies de l'esprit /imaginaires*. **A publié de nombreux articles** dont le "Poetic Place and Geographical Space," *Irish Studies Review*, Vol. 10, No. 3, 2002.

**Stenklov Foucher Nelly** : Doctorante et Enseignante, Département de Français, Université de Trondheim (Norvège). **Sujet de recherche** : « *Le temps verbal du présent à la lumière de la notion de perspective* ». **Publication à venir** en collaboration avec Priscilla Ringrose dans la revue *Finsk tidskrift* : « Ordentligt fränkopplad: Varför globaliseringsteorin inte kunde redogöra för Nina? » ("Well-disconnected. Why theories of globalization could not account for Nina?"). L'article porte sur l'autobiographie de Nina Bouraoui.

**Tadjo Véronique** : **Ecrivaine**. Doctorat en Etudes afro-américaines, Howard University, Washington DC (USA). A enseigné à l'Université Nationale de la Côte d'Ivoire à Abidjan. Anime aujourd'hui de nombreux ateliers d'écriture à la fois en anglais et en français. Poète, son oeuvre comprend aussi des romans et des contes pour la jeunesse et des traductions. (*Voir la bibliographie à la fin de son entretien*)

**Wagner David-Alexandre** : Doctorant et Lecteur de français, Section d'études françaises, Université de Stavanger (Norvège). **Sujet de recherche** : « *La représentation de la banlieue des grands ensembles dans le cinéma français de 1981 à nos jours* ». **Publication récente** : « Films de banlieue et engagement personnel: une comparaison de l'engagement dans *Le Thé au Harem d'Archimède*, *Hexagone* et *La Squale* », in Graeme Hayes et Martin O'Shaughnessy (dir.), *Cinéma et engagement*, Paris, L'Harmattan, 2005.

**Wa Kabwe-Segatti Désiré** : Lecturer, French Department, University of Johannesburg (Afrique du sud). **Domaines de recherche** : *la littérature congolaise ; les écritures migrantes africaines contemporaines et/ou la littérature Négropolitaine ; le théâtre africain d'expression française et en langues africaines ; la thématique de l'exil, espace de création littéraire dans les littératures africaines d'expression française*.